



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

L'odyssée d'un jeune « Marsouin »...

Une si courte guerre !

(octobre 1944 - mai 1945) par Martial VILLEMEN.

C'est à l'obligeance de l'auteur, M. Martial VILLEMEN et à celle du Colonel FOURNIER MONTGIEUX, Directeur Général de l'Association RHIN et DANUBE, que nous devons la publication dans « Le Lien » des pages qui suivent. Nous les remercions vivement l'un et l'autre.

Mon pays natal (Plombières-les-Bains, Vosges) où je me trouvais alors en vacances universitaires, ayant été libéré par la 7^e Armée des Etats-Unis, le 18 septembre 1944, j'ai pu, comme à peu près tous les jeunes de mon âge, faire un peu de service auxiliaire, sous le brassard F.F.I. à une époque où l'avancée foudroyante de nos libérateurs s'était faite si rapide qu'ils prenaient à peine le temps de couvrir les flancs de leurs unités blindées montant vers Epinal.

Le 1^{er} octobre, nous commençons à nous rendre compte que nous n'étions plus utiles sur place, car la pénétration de la 7^e Armée s'était renforcée et ne se bornait plus aux raids de ses blindés.

Des affiches multicolores étaient apparues en divers points de la ville. Elles vantaient l'engagement dans des unités diverses de l'Armée française, en précisant l'adresse des bureaux où l'on pouvait se présenter. C'était à Vesoul, en Haute-Saône qu'ils se trouvaient tous.

Pour ce qui me concernait, le déclic dut se produire le jour où une jeep s'arrêta près de moi pour me demander un renseignement. J'allais m'adresser en anglais aux militaires lorsqu'ils me posèrent leur question en français... Ils portaient l'ancre de marine. C'étaient les premiers soldats français qui se présentaient à Plombières, en mission de liaison sans doute.

Je me souviens avoir regardé, sur un panneau d'affichage, au bas de la montée à mon école d'adultes (un panneau d'affichage existe toujours en cet endroit), un placard (jaune dans mon souvenir), sur lequel se détachait une ancre de marine; il s'agissait, bien entendu, de l'affiche de la 9^e Division d'Infanterie Coloniale.

Avec quelques camarades, nous avons parlé de notre départ éventuel. Puis, peu à peu, nous prenions, chacun pour soi, notre décision. Je passerai rapidement, mais je tiens à la mentionner car j'éprouve à son égard beaucoup d'émotion et de respect, sur la réponse que me fit ma mère (veuve et dont j'étais l'enfant unique, posthume de surcroît), lorsque je lui annonçais ma détermination à m'engager. « Fais ce que tu crois bon de faire ». Quel affreux serrement de cœur dut-elle ressentir en cet instant... mais avec l'inconscience de la jeunesse, je n'en vis rien. Ce n'est que bien longtemps après que je compris toute l'étendue de son sacrifice.

Il fallait rejoindre Vesoul. Je m'enquis donc auprès d'un officier américain qui fit mettre à notre disposition pour le lendemain, un camion avec son chauffeur. Rendez-vous fut pris sur la place de l'Eglise.

MON ENGAGEMENT A LA 1^{re} ARMEE

Nous arrivions dans l'après-midi à Vesoul. Les bureaux d'engagement, des magasins réquisitionnés, se situaient presque tous dans la rue principale. Je ne me souviens plus de toutes les unités qui embauchaient; je sais seulement être entré avec tous les autres dans le « magasin » de la 9^e D.I.C.

A nos questions, le capitaine de service répondit qu'il ne prenait d'engagements que pour les régiments de tirailleurs sénégalais, qu'il n'y avait pas de place ailleurs. L'effet de douche fut tel que nous ne restâmes que trois devant la table. Je voudrais rappeler les noms de ces deux camarades : André Petro et Jacky Bernard. Ils subirent tous deux le même sort : blessés et faits prisonniers. Ils sont l'un et l'autre morts depuis, mais, je me sens toujours très proche d'eux.

Nous nous regardâmes tous les trois et à 16 heures, nous signions notre engagement volontaire pour la durée de la guerre à la 9^e D.I.C. Nous étions le 8 octobre. Un camion nous emmena, avec d'autres, vers notre nouvelle vie.

Le soir, nous étions à Orchamps-Vennes où nous restions quelques jours, toujours en civil, logés dans des granges et des écuries.

Le 12, un convoi de camions transporta tous les engagés qui étaient en attente, à Saint-Hippolyte,

puis nous étions divisés en compagnies : notre groupe fut dirigé sur Fleurey-les-Saint-Hippolyte où se trouvait la 6^e compagnie du 4^e Régiment de Tirailleurs Sénégalais. Nous ignorions ce que l'on attendait de nous. Les Sénégalais étaient spontanément de grands copains et nous étions prêts à devenir leurs compagnons de combat. Nous n'avions aucune idée de ce qui allait se passer et dont nous allions être les acteurs : je veux parler de l'opération dite du « blanchiment » des troupes de couleur.

Les Sénégalais commençaient à souffrir du froid, pourtant encore bien modéré. Des cas de gelures aux pieds étaient déjà apparus dans leurs rangs.

Le 13, nous étions réunis par section. Chaque section dans le pré attenait à l'engrangement de la ferme où nous logions dans la paille. Sur l'herbe, s'alignaient les tirailleurs; devant chacun d'eux, un paquetage, avec les armes. Nous reçûmes la consigne de nous placer chacun devant son tirailleur; le paquetage était donc à nos pieds. Le sergent, chef de groupe, et l'aspirant, chef de section, nous inspectèrent pour vérifier que chaque engagé se trouvait en face d'un tirailleur à peu près de la même taille que lui. Chacun ramassa son sac marin, j'avais celui du tirailleur Malandiat.

Nous enfilâmes sur place les effets, impeccablement lavés par leur précédent propriétaire... Nous étions devenus des soldats. Les anciens se moquaient de nous gentiment, mais ils nous aidaient, en riant de grands coups, pour lacer nos guêtres de toile. Nous ne comprenions pas encore vraiment que nous allions les remplacer; mais quand on est volontaire pour se battre, on ne se pose pas tellement de questions.



L'enthousiasme des populations d'Alsace libérées.

Le lendemain, ils nous quittaient. Ils riaient très fort en montant dans les camions qui les emmenaient vers le soleil du midi.

Nous apprenions, quelques jours plus tard, que le 4^e RTS était devenu le 21^e RIC. Nous étions dans le 11^e bataillon (Commandant Whitehouse - que l'on prononçait Vitouse!), 6^e compagnie (Capitaine Brissot), 3^e section (Aspirant Philippe), 7^e groupe (Sergent Michel Alcaraz); tous nos cadres venaient d'Afrique du Nord.

Mon groupe était ainsi composé : Roger Blandinier, né le 2 octobre 1923, domicilié à Beaucourt (Territoire de Belfort); Marcel Goujat, 25 août 1925, Amplepuis (Rhône); Jack Sire, 18 septembre 1926, Besançon (Doubs); Alcide Lorette, 8 janvier 1923, Tr... (Meuse); Jules Rousset, 10 août 1924, Besançon (Doubs); Maurice Vermot, 15 mars 1925, Audincourt; Roger Narcon, 29 avril 1925, Besançon (Doubs); Gustave Saintaubin, 17 février 1923, Greucourt (Haute-Saône); André Mention, 29 août 1925, Fraisans (Jura). Notre âge moyen ne dépassait pas 20 ans.

Du 13 octobre au 3 novembre, nous avons été préparés à la guerre. J'étais immédiatement nommé « fonctionnaire caporal » (c'est-à-dire faisant fonction de caporal).

La compagnie présentait les honneurs lors d'une prise d'armes à Maiche, le 1^{er} novembre. Nous avions l'occasion d'apercevoir le drapeau du 21^e RIC et son Colonel (Colonel Bourgund).

Des ambulancières et des marsouins qui s'étaient distingués lors de la prise de Toulon étaient décorés. notre défilé fut très applaudi. La population était en liesse.

On s'étonnera, rétrospectivement, du peu de temps consacré à notre préparation aux combats : vingt jours à peine ! je pense, très sincèrement, que cette hâte était impérieuse, car due à plusieurs raisons :

- premièrement, le commandement avait besoin de ce régiment, comme des deux autres RTS,
- deuxièmement, il n'avait pas l'intention de nous placer d'emblée dans des situations difficiles.

J'ai, après quelques hésitations, retenu l'expression « bon esprit » car elle permet à l'auteur de ces lignes de ne pas se décerner, à lui-même, un brevet de « courage » et aussi parce qu'elle correspond bien à ce que nous étions : des volontaires. — Troisièmement, il n'avait pas l'intention de nous placer d'emblée dans des situations difficiles.

Le besoin était évident. La 1^{re} Armée ne pouvait se priver de ses 4^e, 6^e et 13^e régiments de tirailleurs sénégalais. D'ailleurs, leur équipement était disponible. Il fallait s'en servir.

Notre bon esprit était bien réel. Une jeune troupe entièrement formée de volontaires, ayant des cadres aguerris puisque ayant fait le débarquement du 15 août en Provence, est, sans conteste possible, prête à assimiler rapidement les techniques du combat d'infanterie.

Le 3 novembre au soir, nous montions en ligne. D'abord, en camions, jusqu'à Noirefontaine, puis, sur les 10 derniers kilomètres, à pied. La ville de Pont de Roide était sur le front. Après quelques jours en réserve, nous prenions nos positions le 11 novembre, en traversant la localité, à la sortie nord de celle-ci, dans les dernières maisons sur la Nationale 437 qui se dirige vers Montbéliard au nord.

Notre baptême du feu se produisit dès la première nuit. Des tirs de mortiers se mirent à arroser les jardins où nous étions postés. Personnellement je tremblais littéralement... J'aurais été incapable de tirer s'il l'avait fallu. Seule, l'arrivée à découvert du sergent Alcaraz qui vint, calmement, faire le tour de ses hommes, me rendit un comportement normal.

Un jour (le 4 ou le 5), l'aspirant Philippe me fit venir et me demanda si, vu mes diplômes, je n'étais pas désireux d'aller à l'école d'officiers de Cherchell. Je n'eus pas longtemps à réfléchir car je souhaitais simplement rester avec mes camarades. De plus, je m'étais engagé pour faire la guerre en vrai et je pouvais alors craindre qu'elle ne finit avant que je ne revienne du stage de formation.

Le 14 novembre, c'était l'attaque. Nous quittions Pont de Roide sous la neige. Les chemins avaient été minés par les Allemands en repli. Par Autechaux, nous montions à Eucurey où nous arrivions le 17. La nuit se passa à même le sol, dans la boue et la neige, sur un plateau venteux où nous n'étions pas autorisés à allumer de feux. Au loin, vers le sud, nous voyions les grands panneaux lumineux qui matérialisaient la frontière de la Suisse.

Le 18, nous libérons Etupes. Le 19 Fesches le Chatel. De nuit, cette fois, nous gagnions Mézire, pour être à partir du 20 en ligne statique aux Forges de Mézire. Le 23, nous arrêtons un sous-officier allemand en civil. De temps à autre, arrivaient des obus de mortier. Tous n'explosaient pas, notamment ceux qui tombaient dans les jardins de la cité ouvrière des forges. Lors de la traversée des villages que nous libérons, nous étions accueillis par la population massée sur les trottoirs. Nous cheminions, l'arme à la main, en file indienne de chaque côté des rues et chemins. Nous étions acclamés comme des vainqueurs. On nous apportait tout ce qu'on possédait de bon à boire et à manger. En remerciements, nous distribuions des cigarettes.

Après Chavannes-lès-Grandes, ravagé par un combat de chars et absolument vide de tout civil, nous allions entrer en Alsace. On nous lut un

communiqué ; il n'était pas inutile de nous avertir (même des gars de l'Est que nous étions presque tous) que nous allions nous trouver dans une province française, que les Alsaciens sont des Français à part entière, même si toutes les enseignes sont en allemand et si les habitants ont plus ou moins perdu l'habitude de parler français. C'était, en somme, un petit cours d'instruction civique appliquée que personne ne trouva superflu quand, après Magny, nous franchîmes l'ancienne frontière de l'Alsace annexée.

A Manspach, le 28 au soir, nous avions du mal à parler avec les habitants, tous âgés ou très jeunes, mais nous étions très bien accueillis dans les familles.

Le 30, à Berentzwiller, le forgeron du village me transformait un poignard de la Wehrmacht en coutelas ; le coiffeur rendait bien service.

DANS LA FORET DE LA HARTH

Le 2 décembre, nous montions en camions en fin d'après-midi, comme toujours, pour une destination inconnue. Le malheur, on va le voir, c'est qu'elle était pareillement inconnue de nos cadres directs. Nous mettions pied à terre à l'entrée d'un bois, dans un chemin forestier partant de Habsheim et se dirigeant vers Hambourg. Grâce à ma bonne carte Michelin qui ne me quittait pas (la 66 : Dijon-Mulhouse) et dans laquelle nous étions depuis le début, je pouvais suivre nos déplacements. J'ai toujours eu horreur depuis de voyager sans carte !

Nous entrions dans la forêt de la Hart-Sud. De nuit, nous avançons vers le canal de Huningue dont le trajet nord-sud est parallèle au Rhin situé à 4 kilomètres. Un peu avant le canal, nous quittions le chemin vers la gauche, et, par un crochet dans le bois, nous rejoignons le chemin de halage du canal. Un blindé passa à grande vitesse. Nous nous étions jetés sur les bas-côtés. Personne ne savait s'il était des nôtres ou si c'était un blindé allemand ? Lorsqu'il eut disparu, nous reprîmes le cheminement jusqu'à l'endroit où nous devions franchir le canal. Le passage consistait en quelques planches jetées sur une péniche coulée au milieu de l'eau. On n'y voyait absolument rien. Ce fut un miracle de ne pas perdre du monde au cours de la traversée. Nous n'en aurions été avertis que par le bruit de sa chute. Le miracle devait continuer. Ma section en file indienne, en silence absolu, devait gagner les emplacements de combat d'une section de l'unité qu'elle relevait. Nous ne devions jamais rencontrer ceux que nous relevions ! Ils étaient, paraît-il, du 23^e RIC.

La confusion était totale. Notre guide s'était visiblement perdu, et nous derrière lui. Nous marchâmes longtemps, en tournant sans doute, dans la nuit noire. Mon sergent lâcha quelques mots d'où je compris vaguement qu'on était foutu. Il n'en dit pas davantage craignant de nous démoraliser.

On m'assigna un poste de combat. L'obscurité, je l'ai déjà dit, était complète. Je ne voyais pratiquement rien devant le trou d'où seule ma tête dépassait. Mes yeux s'habituant, je crus distinguer une petite clairière. Lorsque le jour commença à poindre, je m'aperçus que mon regard butait sur un gros buisson situé à quelques mètres !



Les durs combats de la forêt de la Harth.

Nous étions le 3 décembre. Il était environ 7 heures. Notre fusil mitrailleur se mit à tirer sans arrêt sur la gauche. On nous fit sortir de nos trous. L'attaque s'était produite le long des berges du canal, pour couper la tête de pont que nous tenions sur la rive est. Un engin blindé allemand couvrait l'opération sur le chemin de halage.

Le récit qui va suivre vient, en quelque sorte, illustrer deux paragraphes de l'ouvrage historique du Général de Lattre sur les combats du 3 décembre.

La compagnie fut désorganisée. Par petits groupes, notre objectif était de regagner le canal et de le franchir, si possible. L'engin allemand tira sans discontinuer. Nous débusquâmes un petit noyau d'ennemis. Le tir fut très rapproché, une grenade à manche explosa à quelques mètres de moi. Je tirai presque à bout portant sur le lanceur.

Nous fîmes halte car nous étions exténués. Il nous fallait aussi nous concerter et écouter dans le silence ce qui se passait autour de nous. Un avion d'observation de chez nous tournait en rond au-dessus de la forêt. Nous lui fîmes des signes. A

travers les hêtres dépouillés de leurs feuilles, il pourrait, peut-être nous voir ?

Peu de temps après, il était environ midi, un intense bombardement commença. On entendait parfaitement, au loin, les coups de départ. Selon la direction de ceux-ci, ce devait être des 105 de chez nous qui nous tiraient dessus ! Les obus tombaient très serrés sur ce coin de forêt. Parfois, ils éclataient dans les plus grosses branches. Parfois, ils venaient jusqu'à terre. Ceux qui percutaient dans les branches étaient les plus dangereux car le cône de projection de leurs éclats était basculé et le sol largement arrosé. En revanche, ceux qui touchaient le sol, étaient moins vulnérants. Je vis des obus éclater à un peu moins d'un mètre de moi, qui était allongé sur le sol, sans autre conséquence que de me sentir légèrement soulevé par le souffle. Des deus mains, je devais tenir mon casque sur ma tête, sans cela j'avais l'impression qu'il serait arraché.

Quand le tir s'était déclenché, nous nous étions tous élancés, c'est instinctif, à plat ventre, la tête proche d'un arbre, le corps allongé dans le sens de la trajectoire. On croit, ainsi, se protéger quelque peu. Instinctivement, toujours, chacun choisit le plus gros arbre. Celui vers lequel je m'élançai, fut occupé avant moi par un camarade. En un éclair, je me dirigeai vers l'arbre immédiatement voisin (1 mètre environ) quoi qu'il fût beaucoup moins gros !

C'est dans ces circonstances, fugaces, rapides et cependant bien banales que l'on voit se jouer le sort. Guinchard (de Besançon) qui avait pris ma place, fut mortellement blessé quelques minutes plus tard par le même obus qui me frappa le bras et démolit à quelques mètres de là le bras droit du sergent Alcaraz. L'éclatement s'était produit dans les branches. Sous le choc, le sergent se leva alors que les obus tombaient toujours et il disparut en courant.

Le tir dura quelques 10 minutes mais nous n'avons jamais pu le déterminer avec certitude, même en discutant après coup. Comme on le dit dans les romans à bon marché : ces minutes nous avaient paru des heures.

Le silence, après le vacarme, était anesthésiant. Nous somnolions comme des animaux fatigués, des animaux blessés. Nous n'avions ni faim, ni soif pour le moment. Aucun besoin d'aucune sorte. Nous vivions au ralenti. Tous ceux qui n'étaient pas morts, étaient blessés.

La nuit se mit à tomber. On la passa sur place, sans bouger ou presque. Je n'avais pas mal si je ne remuais pas. La blessure sur le coup ne fait pas très mal. On ressent un grand choc. C'était comme si une grosse pierre m'était tombée sur le bras. J'avais eu la même sensation que lorsqu'une branche avait fait ressort sur mon casque, le matin quand nous progressions après l'attaque. Je devais ensuite me rendre compte que la branche était une balle qui avait creusé un entonnoir dans l'acier. Environ la moitié de l'ogive d'une balle avait pénétré ! J'ai, toujours, depuis ce temps du respect pour l'acier américain !

La nuit s'écoula. Elle fut traversée par les plaintes des blessés graves. Nous ne pouvions rien pour eux. Guinchard mourut à côté de moi. Nous parlâmes longtemps. Il me donna le nom et l'adresse de sa fiancée. Comment fus-je capable de m'en souvenir ? Je pus après guerre correspondre avec elle et lui transmettre ses dernières pensées. La jeune fille m'écrivit et je lui donnai d'autres détails. Je ne quitterai Guinchard, au matin, que quand il n'eut plus la force de me répondre. Nous avions prié ensemble.

Un à un, nous nous relevâmes à grand peine. Il ne faisait pas très froid ou alors nous ne le sentions pas. Nos vêtements avaient l'odeur de la poudre. Ils la conservèrent pendant plusieurs jours. Depuis, je ne peux pas sentir cette odeur sans me retrouver dans la forêt de la Harth, le 3 décembre 44. Nous laissâmes là un camarade blessé qui criaient encore et nous traita de « salauds » quand il comprit que nous nous éloignions ! Cruel souvenir !

J'avais à présent une soif intense. Nous avions à manger et à fumer dans nos musettes, mais rien à boire. Comme d'autres, je me mis à plat ventre sur un chemin pour boire à même dans une flaque d'eau. Au début, ça allait à peu près, mais la boue du fond remontait vite et l'eau devenait terreuse. La manche de ma capote commençait à s'imbiber de sang. Je passai la main droite dans l'ouverture de la capote et ce fut ma façon de m'éviter de souffrir en marchant.

Grâce à ma carte, nous savions dans quelle direction il fallait s'efforcer d'aller. La forêt était calme. Notre troupe, une quinzaine de gars, cheminait lentement. Certains, blessés aux jambes, avaient coupé des bâtons pour s'aider. De toutes façons, personne ne songeait à galoper. Nous étions bien trop exténués. La perte de sang venait encore tout aggraver.

PRISONNIER DES ALLEMANDS

Tout à coup, dans un de ces chemins de service rectilignes qui sillonnent les grandes forêts domaniales, deux ou trois Allemands apparurent. Ils virent que nous n'étions guère dangereux. L'arme pointée, ils s'avancèrent. Ceux qui pouvaient lever encore au moins un bras, s'exécutèrent. Les Allemands nous firent signe de les suivre.

Nous étions tendus au cours de cette marche. En effet, si nous étions présentement prisonniers de ces quelques ennemis, il se pouvait toujours que la situation se retourne, au cas où nous aurions rencontré des gens de chez nous. Je me concertai avec les plus valides d'entre nous et nous nous plaçâmes, mine de rien, de chaque côté des Allemands qui nous convoyaient, pour les neutraliser en cas de besoin urgent. Je tenais mon casque par la jugulaire dans la main gauche et je tenais à distance voulue du convoyeur qui se trouvait à ma gauche, de sorte que par un mouvement de faucher

du bras, je l'aurais atteint en pleine figure. Rien ne se passa. Plus loin dans le bois, nous traversâmes un bivouac de Waffen SS. Du peu d'allemand que je comprenais, je me rendis compte qu'ils demandaient à nos gardiens s'ils nous avaient pris nos montres et nos objets de valeur ? Ils n'insistèrent pas.

On nous laissa près d'une levée de terre en talus au bord d'une clairière. J'ai toujours pensé qu'il s'agissait d'un champ de tir. Dès qu'on ne nous forçait pas à marcher, nous tombions à terre pour dormir. Vautrès dans l'herbe mouillée, nous essayions de nous reposer...

Lacour, un instituteur franc-comtois qui comprenait l'allemand, nous alerta à mi-voix. Il ne pouvait pas tenir l'information pour lui. On va le comprendre. « Le grand qui gueule, là-bas, il veut qu'on nous fusille. L'autre n'est pas d'accord ». Le motif de cette véritable altercation pour assez formel qu'il fût, n'était pas négligeable. Nous n'avions pu présenter ni carte d'identité de soldat, ni même plaque d'immatriculation réglementaires. Bien entendu, pour nous, le seul fait d'être en uniforme devait suffire à montrer que nous n'étions pas des



Premier contact avec les camps de prisonniers.

francs-tireurs (des « terroristes » pour employer le vocabulaire des Allemands). En vérité, nous avions été envoyés au front, nous nous en rendions compte à présent, sans que nous soient fournis les moyens officiels de nous faire reconnaître comme des combattants réguliers !

Nous regardions donc les deux officiers allemands en ciré qui semblaient toujours s'opposer. Ils criaient l'un et l'autre très fort, avec des gestes. « Alors ? » demandait-on à Lacour. « Attendez » répondit-il. C'est à ce moment-là qu'un sous-officier se dirigea vers notre groupe et cherchant des yeux celui qui lui paraissait le moins abîmé, il lui fit signe de se lever et ajouta en français la phrase suivante : « Vous, venir et faire croix ». En même temps, il faisait le signe en se croisant les deux index. Il donna une hachette à notre camarade et lui montra le taillis tout proche. Inutile, je crois, de préciser que nous crûmes notre dernière heure venue.

L'affrontement entre les deux officiers se prolongea encore quelques secondes et enfin Lacour qui écoutait avec soin, nous dit : « C'est bon, ils ne nous fusillent pas ! »

Il faut avoir entendu cela au moins une fois dans sa vie. On est immunisé pour toujours contre les aléas de l'existence. Mais était-ce l'épuisement, mon cœur n'avait pas battu plus vite pendant ces instants de grande tension. A l'inverse, la joie ne fut pas manifeste aux apaisements de Lacour. Une sorte de fatalisme s'était apesanti sur nous.

La croix fabriquée par notre camarade fut placée sur une tombe fraîche à peu de distance et surmontée d'un casque allemand.

Sous escorte, nous fûmes transférés dans une maison forestière et enfermés dans une sorte de silo, au froid, sur des betteraves ou des rutabagas. La faim commençant à se faire sentir, nous en mangeâmes des tranches pleines de terre. Un gradé vint dans la nuit, entrebâillant la porte. Il s'adressa à nous en français avec un fort accent. Il voulait savoir qui nous étions, si nous avions été volontaires et, enfin, s'il y avait des Noirs dans l'armée française ? Sans nous concerter aucunement, nous sentîmes où était le point délicat. Alors sur la question relative aux Noirs, nous répondîmes d'une seule voix qu'il y en avait beaucoup et que des divisions entières étaient formées de ces combattants !

A partir de ce premier interrogatoire, nous savions quoi répondre à cette question précise. La peur que manifestaient nos interlocuteurs, nous réjouissait terriblement.

Quant à notre volontariat, nous en étions fiers et le proclamions !

Le gradé dont je viens de parler était, en fait, nous le devînâmes ensuite, un agent forestier, probablement un Alsacien. Sa maison forestière proche des combats avait été réquisitionnée et les Allemands, cantonnés chez lui, l'avaient sans doute chargé de se renseigner pour eux auprès de nous.

Le lendemain, nous quittions la maison forestière. Je n'ai plus, à partir de là, très exactement en tête (n'ayant pu le noter sur le champ, mais seulement bien longtemps après), le déroulement de nos étapes successives. Ma blessure à l'avant-bras droit m'empêchait d'écrire. Je ne commençai à le faire (de la main gauche) que, peut-être, quinze jours plus tard.

Toujours est-il qu'à l'une des étapes, toujours dans la forêt de la Harth, je me souviens avoir rencontré dans un poste de secours où l'on ne nous

soigna pas, mon cher sergent qui venait d'être amputé du bras droit. Nos destins se séparèrent alors. Nous couchâmes à Neuf-Brisach dans l'une des grandes casernes de cette ancienne place forte. Nous passâmes une bonne nuit, à l'abri, sur des paillasses. On nous priva de nos casques. J'en fus marri car je perdais une relique précieuse ainsi qu'on l'a vu plus haut. Nous eûmes fort envie Pinot et moi de « faire la malle », mais nous ne savions pas où nous réfugier en attendant l'arrivée de nos troupes que nous savions imminente, c'est-à-dire dans les deux ou trois jours !

INTERNEMENT EN ALLEMAGNE

Nous passâmes le Rhin, ensuite, en camions sur un pont de bateaux, à la hauteur de Marckolsheim et le soir nous étions à Emmendingen, logés dans la salle de gymnastique haute de trois étages, du lycée de jeunes filles de la ville.

A part trois ou quatre allées ménagées sur le plancher, le reste du sol était couvert de paille. Notre groupe d'une quinzaine de Français et de cinq Marocains, blessés eux aussi et qu'on nous avait adjoints, vêtus d'uniformes américains, était très remarqué. Les blessés allemands qui pouvaient se déplacer, venaient nous voir sous le nez, sans aucune agressivité, je dois le dire.

Trois petits faits me reviennent à la mémoire.

Pendant la nuit, nous fûmes appelés à la salle de soins. Je reçus une piqûre antitétanique dans la fesse. On ne regarda même pas ma blessure. La chemise, le blouson et la capote servaient de pansement !

Plus tard, les sirènes de la ville se mirent à hurler. Personne ou presque ne bougea. Mais ce fut alors la première fois que nous eûmes une appréhension : celle de nous faire descendre en Allemagne par les bombes américaines !

Le lendemain matin, j'étais debout dans l'allée et je conversais avec des camarades encore allongés. Il faut croire que nos propos tournaient autour du manque de tabac car, tournant le dos à l'allée, je sentis dans ma main gauche qui pendait normalement contre mon corps, qu'on me chatouillait. Je refermai la main sur une cigarette. Me retournant en un éclair, je vis s'enfuir une jeune Allemande blonde, les cheveux réunis en nattes... C'est tout ce que je vis d'elle. Mais j'y pense encore. Je n'ai même pas pu la remercier.

Nous fûmes embarqués dans un train de voyageurs, rempli de blessés allemands. Le train roula pendant plusieurs jours dans diverses directions. D'abord, vers la Bavière, puis vers le Nord. Pendant un arrêt en gare de Hanovre, en pleine nuit, une alerte sonna. Tous les Allemands descendirent du train pour gagner les abris. Nous restâmes à nos places, déclarant avec conviction mais avec une mauvaise foi évidente à ceux qui nous invitaient à les suivre, qu'étant soldats français, ceci ne nous concernait point !

Nous allions vers le Nord, le paysage était de plus en plus plat.

Le 11 décembre, à 15 heures, soit huit jours après la blessure et sans avoir été soigné jusque là (la manche de ma capote imbibée de sang commençait à sentir mauvais), nous étions enfermés au Reserve Lazarett II, dépendant du Stalag X A dans la ville de Schleswig.

AVEC LES PRISONNIERS DE 40

Notre entrée dans la vie de prisonnier mérite, ici, d'être racontée.

Nous avons été annoncés sous le nom de « gaullistes ». Les camarades qui nous recevaient étaient prisonniers depuis 1940 et se trouvaient, soit comme malades, soit comme personnel, à l'hôpital du camp. La réception des « Gaullistes » fut absolument triomphale. Par sa chaleur, elle nous rappela l'accueil que nous recevions dans les villages que nous libérions en France.

Nous étions, ici, considérés par les Anciens comme de véritables héros. Ils se mirent en quatre pour nous.

Bien entendu, dès notre arrivée, nous fûmes pressés de questions par les uns et les autres. Nous avions à peine le temps de répondre qu'une autre question arrivait. C'était épuisant, mais délicieux.

J'ai les larmes aux yeux quand je pense à cet accueil des Anciens. Nous étions, pour eux, une sorte de lien quasi direct avec le pays natal dont nous avions vécu l'occupation. Les interrogations se succédaient sur notre région d'origine, sur ce que nous avions vu, sur ce que nous pensions de la fin prochaine de la guerre. Certains étaient fort en souci à propos de la politique intérieure française, car la propagande allemande leur donnait des vues catastrophiques de la situation.

Je souhaite faire sentir, ici, l'admiration et le respect que nous portions (et portons encore, après quarante années) à ceux qui nous accueillirent, blessés, les mains vides et qui partagèrent avec nous leur pauvre luxe. Ils nous firent toucher du doigt que nous n'étions pas abandonnés, mais qu'au contraire, nous étions entrés dans la grande famille des prisonniers de guerre. L'homme de confiance du Lazarett, un cultivateur corrézien nommé Beylie, était en particulier un infirmier-chef plein de douceur et de tact.

Je ne sais plus à quel moment se firent les formalités officielles d'entrée au camp. Il me semblerait que nous étions allés directement d'abord au Lazarett ? En tous cas, je nous revois en file, passant devant une fonctionnaire allemande, parlant français, qui consignait nos réponses sur un registre. Nous nous étions mis d'accord pour donner comme profession : cultivateur. Je crois que l'argument, qui avait prévalu, était de ne pas être

considéré comme un spécialiste qui aurait risqué d'être ensuite envoyé dans quelque usine du Reich.

Aux premières réponses, la dame n'avait pas de raison de s'étonner. Cependant, à force d'entendre : « profession ? cultivateur » elle commença à comprendre qu'il se passait quelque chose mais elle n'y pouvait rien. Nous étions tous des cultivateurs.

Nous reçûmes un matricule (11.966) et une plaque d'identité en aluminium cassable selon un pointillé portant l'inscription KGL X A Nr 11.966. Miracle de l'organisation allemande, en décembre 1944 ! Nous ne pouvions manquer de rapprocher cette minutie administrative de l'improvisation dont nous avions récemment failli être les victimes !

Notre vie de prisonniers blessés se déroula selon le cérémonial des hôpitaux militaires. Tout le personnel soignant auquel nous avions à faire, était français ou belge, seul un médecin commandant de la marine était Polonais.



Camp de prisonniers.

Le médecin français (Dr Pierre Michaud) mérite un coup de chapeau tout particulier. Il se trouvait là en tant que volontaire pour « relever » un confrère qui s'était ainsi vu renvoyer dans ses foyers. Le Dr Michaud venait de finir son internat. Il se destinait au clinicat de chirurgie. Excellent médecin très dévoué, il faisait des merveilles avec trois fois rien.

Comme j'étais étudiant à Lyon et qu'il était Lyonnais, commença avec le Dr Michaud une amitié qui dure encore. Je revis le Dr Michaud après la guerre, à Lyon où je finis mes années d'études. Il m'invitait de temps à autre chez lui. Il passa le clinicat et devint ensuite professeur à la faculté de médecine (spécialisé en chirurgie cardiaque). Je le vois encore de loin en loin avec grand plaisir. Il a été fait, l'an dernier, officier de la Légion d'Honneur. Il le mérite cent fois.

En tant qu'officier, le Dr Michaud pouvait obtenir des permissions de sortie en ville certains après-midi. Plusieurs fois il m'emmena avec lui, soit-disant comme ordonnance. Nous étions accompagnés d'un soldat en armes. Grâce à cet amical subterfuge, je vis un peu ce qu'était Schleswig et comment les Allemands vivaient à la fin de la guerre. Les magasins étaient vides. Tout était sévèrement rationné. On rencontrait peu d'hommes dans la force de l'âge. Certains jours de fête, obligatoirement sans doute, toutes les façades étaient ornées de drapeaux. Certaines fenêtres présentaient le portrait d'Hitler. Les cours et les jardins de la ville étaient munis de mâts à oriflammes.

Je fis, ainsi, un peu connaissance avec l'Allemagne du Nord et cette région maritime du Schleswig-Holstein, entre la Mer du Nord et la Baltique où finalement beaucoup de patronymes inscrits aux devantures des magasins sentent bon la Scandinavie. Les maisons traditionnelles, comme il se doit, basses, construites en briques et blanchies à la chaux. En brique, également, la cathédrale au milieu de la vieille ville avec son quartier typique des pêcheurs. au-dessus du port sur la Schlei, rivière formant un fjord ouvert sur la Baltique.

Une autre fois : j'allai avec un gardien dans un autre hôpital de la ville pour passer une radiographie de mon bras. Le radiologue n'avait plus de doigts aux mains !

LA PROPAGANDE NAZIE

Un officier de propagande (Sonderoffizier) vint nous visiter dans notre chambrée pendant ces journées moralement pénibles pour nous. Il venait tout à la fois jouer son rôle, mais aussi, j'en suis persuadé, se renseigner auprès de nous pour sa propre gouverne. Il nous parla avec conviction des « armes nouvelles » que promettait leur Führer. Ces armes allaient retourner le cours des événements et l'Allemagne vaincrait. Il se basait, au surplus pour étayer ses dires, sur l'avance extraordinaire de Von Rundstedt en Belgique. Sur ce point précis, nous n'avions rien à répliquer mais nous gardions pleine confiance car nous avions vu de nos yeux ce qu'était en particulier la puissance mécanique des Alliés. Nous en avions vu avancer les colonnes interminables de chars, de véhicules et de pièces d'artillerie. Nous avions vu l'appui aérien massif qui nous était apporté. Nous savions ou imaginions que nos ports étaient pleins de bateaux amenant toujours plus de matériel, d'hommes et de munitions. Nous racontâmes donc tout cela avec forces détails à notre interlocuteur. Il ne laissa rien paraître et repartit en affirmant, avec toujours autant de force, sa certitude de la victoire ! Mais il aurait fallu qu'il manquât d'intelligence ou qu'il soit totalement obnubilé par sa religion nazie pour ne pas sortir de chez nous passablement ébranlé ?

Quelques jours après notre arrivée, nous parvint entre les mains un numéro du journal « L'Echo de Nancy » daté je crois du 5 ou 6 décembre. Ce journal qui était publié en français, en Allemagne, à

l'usage des collaborateurs repliés à Sigmaringen, donnait le communiqué du grand quartier général du Führer du 4 décembre. Le communiqué passait en revue les différents théâtres d'opération. A propos des opérations en Alsace, on lisait le paragraphe suivant :

« Au cours d'une contre-attaque dans la forêt de la Hart (sic), sur le cours supérieur du Rhin, nous avons coupé au Nord du canal de Huningue (sic) un groupe de forces ennemies. Au cours des combats d'anéantissement qui se poursuivirent, nous avons fait plusieurs centaines de prisonniers ».

C'était assez flatteur de se trouver ainsi dans le communiqué allemand. J'ai conservé précieusement cette coupure du journal comme une espèce de trophée.

A côté du communiqué il y avait la fin d'un éditorial commencé en première page où le journaliste, Robert Huin, prenait ses désirs pour des réalités :

« M. Churchill, écrivait-il, se fait si peu d'illusion sur l'ensemble de la situation militaire à l'Ouest qu'il retarde encore l'échéance de sa victoire. La désillusion de ses auditeurs avait déjà été vive quand il avait parlé du printemps comme terme de la guerre en Europe. A présent, il accorde un sursis à ses adversaires jusqu'à l'été.

C'est bien généreux de sa part et probablement plus qu'il n'en faudra à l'Allemagne pour achever les préparatifs sur lesquels on commence à chuchoter d'étranges choses ».

Tels étaient, à cette époque, les opinions optimistes que les dirigeants cherchaient à faire entrer dans la tête de leur compatriotes... et des collaborateurs.

Il y avait dans cet hôpital pour prisonniers, je l'ai déjà signalé, des soldats de diverses nationalités. A partir de la fin décembre 1944, vinrent s'y ajouter une douzaine d'Américains faits prisonniers en Belgique. Ils appartenaient à une division d'infanterie dont je n'ai pas noté le numéro, mais dont je vois encore l'écusson sur la manche : C'était un damier de petits carrés noirs et bleus.

Je me mis à passer une bonne partie de mon temps pendant que les copains jouaient aux tarots (je n'ai jamais aimé jouer aux cartes), avec les Américains afin de me perfectionner en anglais. Mes bons amis se nommaient : Russel T. Swain, Lester D. Sletta, Bernard Epstein, Arthur Ortega et surtout Charles E. Kingsley avec qui je correspondis durant des années après la guerre. Ils furent soignés, eux aussi par le Dr Michaud.

Quelques aviateurs américains ou anglais abatus au-dessus de l'Allemagne vinrent nous rejoindre. J'ai, en particulier, le souvenir d'un Néo-Zélandais, roux, très gravement blessé à la plante des pieds, auquel le médecin retirait chaque jour un ou deux éclats métalliques pendant qu'impassible, il lisait dans sa bible de poche.

Chaque matin, nous allions au pansement à tour de rôle. L'ordre de passage était immuable. Tout l'hôpital savait quand c'était le tour des Italiens... On entendait de loin crier et implorer la Madone.

Mon bras suppuraît toujours. J'en étais ravi car cela prolongeait mon séjour au Lazarett.

Nous avons appris par des camarades sortis avant nous et revenus pour se faire opérer (tels Pinot ou Lothaire) que les conditions de vie au camp étaient dures. Le Dr Michaud me proposa une opération pour en finir avec l'ostéomyélite. Je lui demandais de temporiser. Il accepta. Le 3 février (au 65^e jour de la blessure), il me déclara ne plus pouvoir attendre sans risque pour mon bras. L'opération eut lieu le lendemain sous anesthésie par un barbiturique (l'Evipan). Je me réveillais avec un gros pansement en papier et un gros bout d'os dans une enveloppe comme souvenir... Il alla rejoindre l'éclat d'obus qui m'avait traversé le bras et qui était resté entre la chair et la chemise ! Il me revint que l'« anesthésiste », infirmier militaire, était un parisien. Il réussissait admirablement les intra-veineuses. Il était boucher dans le civil.

Le 4 avril (115^e jour) j'eus mon dernier pansement. On nous autorisa, un jour de fête, à nous rendre au camp où la troupe de théâtre donnait une représentation. C'était hallucinant... il y aurait un volume à écrire sur le théâtre dans les camps, notamment en ce qui concerne les rôles féminins, tenus à la perfection !

LA VIE AU LAGER X A

Le 15 avril (125^e jour), je quittai à regret le Reserve Lazarett II pour le Lager X A. Je fus placé dans la baraque G 2. Nous ne recevions qu'un mauvais repas par jour et nous n'avions plus aucune « défense ».

Je ne décrirai pas le camp. Il ressemblait avec ses rangées de baraques alignées, à tous les camps de prisonniers du monde. J'y retrouvai les camarades.

Ce n'était plus la vie familiale de l'hôpital. Il fallait vivre en petit groupe pour se sentir à peu près bien.

A Rendsburg, au kommando centre du secteur, nous étions enfermés afin que nous ne puissions parler aux autres prisonniers. Il n'empêche qu'ils vinrent faire notre connaissance et bavarder avec nous à travers une fenêtre grillagée.

Nous comprenions, à présent, que les Allemands nous maintenaient autant que possible tous ensemble, au lieu de nous disperser au hasard... nous risquions moins ainsi de « contaminer » les autres prisonniers. Nous n'étions pas étiquetés « Gaullistes » pour rien !

Sur l'île Rader Insel il n'y avait qu'une briquerie (briques de ciment) et la maison de son propriétaire (M. Freytag et famille), ainsi qu'une assez grosse ferme. Notre kommando (le n° 1450) était censé travailler à la briquerie, mais celle-ci était arrêtée, sans doute à cause des restrictions électriques. Nous allions donc être vaguement occupés à tirer du sable dans la carrière. M. Freytag avait la charge de nous loger et de nous nourrir.

Nous étions treize : Larrandart (que nous avions élu « homme de confiance » (dans le jargon des camps, c'est celui qui est chargé des relations avec les gardiens), René Leymarie, Maurice Gagnant, André Pinot (Vaudois), Guyot, Jacques Roger, Lucien Libranc, Manuel Acosta et moi, ce qui fait huit. Nous avions avec nous cinq Marocains, ra-



Travaux à la ferme

massés eux aussi le 3 décembre. Je n'ai pas noté leurs noms et je le regrette car cela pourrait laisser croire que nous ne les considérons pas comme des égaux, ce qui serait totalement faux. Nous ne faisons aucune différence entre nous.

Le seul vrai problème, pour une société militaire refermée sur elle-même, était que nous étions tous soldats de 2^e classe, même pas un caporal ou un 1^{er} classe ! Donc aucune hiérarchie ne nous était imposée entre nous. Il nous fallait donc, nécessairement, en créer une tant il est vrai qu'un groupe quel qu'il soit, mais surtout lorsqu'il est en situation de crise, a besoin d'une tête.

En réalité, les décisions étaient collégiales. Nous avions réinventé la démocratie directe. Les Marocains faisaient partie du système mais on sentait tout de même qu'ils nous laissaient, de leur plein gré, la direction générale.

Quoi qu'il en soit de ces détails passés à la loupe plus de quarante ans après, notre organisation fonctionnait bien.

En face de nous, un sous-officier allemand (appelé kommando Führer), relativement âgé, originaire de Hambourg et qui devait se considérer comme agréablement planqué ici. C'était un bon nazi qui nous montrait avec délectation son insigne du parti : le « pédalier » comme on disait. Il parlait assez bien le français. Il ne faisait pas de zèle excessif mais tenait à ce que son affaire soit en ordre (« in ordnung »).

Le dimanche 22 avril, nous passions notre journée en menus travaux domestiques : nettoyage, lessive. Nous nous sentions vraiment isolés, sans nouvelle du monde.

La nuit précédente, nous avions eu une alerte aérienne. Le gardien nous avait fait sortir. Nous avions aperçu un bombardement en direction de Kiel. Des lumières vertes, en grappes, semblaient stationnaires dans le ciel. Ce devait être des bombes incendiaires qui se fragmentaient tout en descendant. Des projecteurs fouillaient la nuit. La Klak tirait des projectiles traçants. Un avion pris dans un pinceau lumineux parvint à s'en échapper.

On nous avait dit que la guerre devait finir aujourd'hui même. C'était, disait-on, la prédiction d'un général serbe extra-lucide.

Le lundi 23, la guerre continuait. Nous fûmes déçus.

Nous avons drainé les flaques d'eau d'un chemin de l'île. A midi, la soupe était à base de tête de cheval bouillie. Dans le liquide, on trouvait des cornets de naseaux et même une molaire. Comme ce n'était pas la première soupe à la tête de cheval qu'on nous offrait, nous crûmes que nous allions devoir manger tous les chevaux crevés du secteur !

Le mardi 24, au cours de la nuit, bombardement de Rendsburg. Par deux fois, nous montâmes dans les dunes. De là, on voyait mieux ce qui se passait au loin. Les bombes au phosphore se dispersaient en grappes et les incendies allumés éclairaient, ensuite, tout le ciel.

Les Américains avançaient, disait-on, sur Kiel. La presque totalité serait donc coupée. Hier, notre gardien-chef nous avait dit : « Vous n'avez plus longtemps à être prisonniers, bientôt à la maison ».

Le soir, grande activité sur le canal. Des bateaux de Hambourg et de Brême allaient et venaient. Des cargos armés de pièces d'artillerie et de mitrailleuses jumelées vinrent s'amarrer à proximité de notre île.

Des chasseurs sillonnaient le ciel sans arrêt. Le front ne devait pas être très loin. En ville, nous vîmes des camions de soldats qui donnaient une impression de débâcle. La nuit fut traversée par deux alertes.

Le 28, des bruits couraient : « ils » ne sont plus loin. On « les » dit à Neumunster (soit 30 km).

Peu de bateaux sur le canal. On disait que tous les bateaux ancrés dans le coin avaient reçu des charges de dynamite pour se saborder au dernier moment. Le patron, M. Freytag, nous fit creuser un abri recouvert sous la colline près de sa villa. Nous nous contentâmes de notre tranchée sur les dunes.

Notre gardien a placé, chez lui, bien en évidence une photo de Hitler. Lubeck serait atteinte. Pas d'alerte cette nuit.

Le 1^{er} mai, un mardi, il plut et il ne faisait pas chaud. Comme ce jour était celui de la fête du peuple allemand, nous disaient-on, nous eûmes droit à une soupe aux raves, toujours avec du cheval.

LA FIN DE L'ALLEMAGNE NAZIE

Le mercredi 2 mai, on apprenait une grande nouvelle : la mort d'Hitler.

De nombreux petits avions allemands passaient au-dessus de nous dans le sens sud-nord et inverse. L'amiral Doenitz était devenu le chef suprême du Reich. On comprenait ensuite que ces avions étaient au service du dernier gouvernement allemand, celui de Flensburg, à environ 70 km au nord.

Le jeudi 3 mai, nous étions au travail dans la carrière. Planqués sur la colline qui la dominait, nous voyions des avions qui piquaient et entendions le canon pas très loin. Tout à coup, l'un des Polonais que nous connaissions, nous héla d'en bas, mais nous ne bougions pas. En redescendant à l'atelier, Ignace nous dit : « Krieg fertig » et il nous expliqua, aussi heureux que nous : « Ce soir, armistice ». Nous avons alors couru avertir les camarades qui travaillaient plus loin sur le chemin.

On prévoyait même l'arrivée des Anglais dans Hambourg pour 1 heure de l'après-midi... puis pour midi à Rendsburg ? En fait, nous avons su, ensuite, qu'ils étaient à Kiel depuis 9 heures ce matin.

Des vedettes armées et deux sous-marins passèrent, à toute allure, venant de Kiel. Les officiers des bateaux amarrés sur l'île faisaient brûler des papiers. On pensait que notre sous-officier allait s'éclipser en douce. On voyait, en effet, des marins se mettre en civil. Nous fîmes une lessive.

Vers 16 heures le sous-officier nous réunit pour nous faire ses adieux et « pour la dernière fois », dit-il, il salua le bras tendu « Heil Hitler ». Malgré nous, nous étions émus de voir ce vieux soldat pratiquer son culte jusqu'au bout... C'était plus digne que ces marins ivres qui rôdaient sur l'île et criaient leur joie en titubant. Cependant, ce même soir, notre gardien était ivre-mort... C'était moins digne.

Le 4 mai, notre gardien était, semblait-il, toujours là, mais il ne se montra pas, peut-être un peu honteux de la saulographie de la veille. En fait, nous allions le trouver mort. Il s'était tiré une balle dans la tête.

Notre position était étrange. Nous étions toujours prisonniers mais à peu près libres de nos mouvements.

Le 5 mai, un samedi, M. Freytag vint aimablement nous réveiller pour nous annoncer que l'armistice serait signé à 8 heures ce matin. Nous ne vîmes personne d'autre de toute la journée.

Le dimanche 6 mai, nous nous levâmes tard. Il se mit à pleuvoir. Un jeune français, Jean Prévost dit Julien, qui travaillait comme matelot sur un remorqueur de haute mer ancré non loin de là, nous rejoignit. Il s'était sauvé et se rapprochait de ses compatriotes. Nous primes sous notre protection ce pauvre garçon, pas très malin, qui nous avait rendu service quelque temps auparavant sur le plan alimentaire.

Le 7 mai, Larrandart et moi-même allâmes à Rendsburg nous renseigner au kommando mais, ils n'en savaient pas plus que nous. Nous vîmes un petit convoi de blindés légers anglais montant vers Schleswig.

LE 8 MAI 1945 EN SCHLESWIG-HOLSTEIN

Le mardi 8 mai, nous fûmes réveillés par une auto-mitrailleuse anglaise. L'officier nous demanda si nous avions besoin de quelque chose. Nous souhaitions recevoir du ravitaillement. Quelques heures plus tard, une jeep nous arrivait, littéralement pleine de conserves. Nous passâmes la journée avec eux au village où il étaient postés. Ils nous donnèrent également cigarettes, apéritifs, jumelles et même, sur notre demande expresse, des pistolets. En outre, ils « réquisitionnaient » pour nous, un poste radio, chez le baveux de l'île. Sur les indications que nous leur donnions, indications venant de nos amis polonais, ils prirent un jambon sec caché dans la cave.

Equipés de notre poste radio, nous pouvions, à partir de ce moment là, avoir des nouvelles. Très

émus, nous entendions le Général de Gaulle, Churchill, puis le Roi d'Angleterre. Quelle journée.

Le mercredi 9, nous confectionnions des drapeaux français à l'aide de pavillons de marine (code international : lettre U, je crois) venant du remorqueur de Jules. Nous les marquâmes, bien évidemment, de la Croix de Lorraine et de l'ancre de l'infanterie de marine.

Il y avait déjà quinze jours que nous étions libres. On nous oubliait ? C'est en tout cas ce que nous pensions amèrement.

Le lundi 21 mai, enfin, un camion venait nous chercher pour rejoindre le camp de Schleswig. Le lendemain, à la suite d'une beuverie, les Marocains se battaient. Driss était tué net d'une balle dans la tempe, dans notre chambre.

Sur un renseignement venant d'un ancien qui y travaillait, nous faisons un raid éclair avec un camion dans une ferme isolée pour en ramener plus de 1.000 kilos de cigares. Nous les remîmes aux autorités du camp qui en firent la distribution.

Le 23, une partie des camarades partaient. Nous avions tiré au sort pour savoir ceux qui partiraient les premiers. Il ne restait plus alors que Larrandart, Roger et moi, ainsi que Lacour et Péchin qui venaient de nous rejoindre. Nous avions, également, retrouvé le Dr Michaud qui n'avait plus de responsabilité à présent, mais qui continuait cependant à suivre certains de ses malades qui étaient entre les mains de médecins anglais.

ENFIN LA FRANCE

Le 24, nous embarquons. Serrés dans la benne découverte d'un semi-remorque, nous passions à Lubeck, Lunebourg où nous passions la soirée et la nuit.

Après par le train, Osnabruck, Burgsteinfurt, Darfeld, Coesfeld, Borken, Bocholt, nous passions le Rhin à 1 heure du matin. Nous entrions aux Pays-Bas par Heez, puis, en Belgique par Hasselt ensuite Maling, Vilvoorde, Laeken, Bruxelles-Ouest, Goederen et enfin Tournai.

Le 29, nous pénétrons en France par Baisieux à 2 h 30 du matin.

Le voyage avait duré 5 jours. De nombreuses voies et de nombreux ponts étaient inutilisables. Notre train avait sans doute fait un peu de feston dans la nature.

Lille et son centre d'accueil nous recevait. Le travail s'y faisait à l'échelon industriel tant les convois étaient rapprochés.

Nous étions, en fait, une population très mélangée. Il y avait, c'est évident, une majorité de prisonniers de 1940, quelques-uns comme nous de l'armée de Lattre. Il y avait, aussi, de drôles de gens : hommes et femmes en pyjamas rayés, avec des triangles de couleur sur la poitrine. Nous ne savions pas qui ils étaient. Je n'ai jamais eu l'occasion de parler à l'un d'entre eux.

Dans le flot, il y avait aussi des civils travailleurs en Allemagne, des volontaires ou des S.T.O. Ceux-là nous les connaissions et les évitions. Il y avait sans doute aussi des engagés volontaires dans la Wehrmacht. On regardait systématiquement sous le bras gauche à la recherche d'un tatouage SS !

Le 31 mai, on me donna ma fiche de transport pour rejoindre Plombières.

Fin juillet, je regagnais mon unité en Allemagne, dans les environs de Tuttingen et j'étais le 3 août, envoyé au CACT n° 4 de Clignancourt pour régularisation de ma situation militaire, en clair être démobilisé. Cette opération qui aurait dû être simple, dura plus d'un mois.

Le 8 septembre, je rejoignis définitivement mes foyers.

Ainsi, en moins de huit mois, cet épisode de nos vies avait été bien rempli.

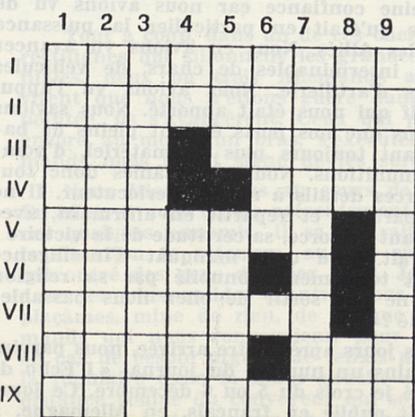
Nous avions d'abord vécu l'occupation, puis nous avions été libérés par les Américains, puis étions devenus à notre tour des libérateurs. Nous avions été blessés et faits prisonniers. Nous avions vu les derniers jours de l'Allemagne nazie. Nous avions été libérés à notre tour par les Anglais et pendant quelques jours nous avions joué les occupants en Allemagne !

Période brève, mais riche en retournements de situation.

Martial VILLEMIN,

30, rue Clémenceau, 57590 DELME.

Mots croisés n° 432 par Robert VERBA



HORIZONTALEMENT :

I. - Elle est plus sincère à la bonne franquette et plus coûteuse avec tralala. — II. - Jeune fille désirant s'instruire. — III. - Prend connaissance à la façon des hébreux. — Greffat. — IV. - Emission bruyante de gaz. — Epreuve. — V. - Avec devant « les », cela signifie verser de l'argent. — VI. - Modifie en détournant. — VII. - Aigles d'Australie. — VIII. - Sélectionnai en se trompant de sens. — Sensation auditive. — IX. - Entrelacèrent comme les tégénaires.

VERTICALEMENT :

1. - En captivité l'interprète le refait maintes et maintes fois. — 2. - (S')affaiblirai. — 3. - Développais son esprit, sa mémoire, son goût, etc... (se). — 4. - Epauler (phonétiquement). — Diplomate russe qui négocia l'accord franco-russe en 1891. — 5. - Bavarde. — En avoir la conscience est être irréprochable. — 6. - Mont de piété. — 7. - L'usurier l'est beaucoup. — 8. - Enlevas. — Permet de supprimer la désignation explicite de l'auteur d'une action. — 9. - D'une manière incontestable qui est claire au yeux de tous.



J'AVAIS UN CAMARADE...

RENE SENECHAL NOUS A QUITTES.

Pourquoi a-t-il fallu que ce « Voyage en Grèce », après tant d'autres, si bien commencé dans la joie et le plaisir des retrouvailles, finisse si tristement ?

Nous avions quitté Athènes et faisons route vers Nauplie — première étape — où nous arrivions dans la soirée. Soirée de détente en attendant, dans un des salons de l'hôtel, le dîner du soir. Il est 19 heures. Un seul cri, un bruit, un choc lourd et chacun de se précipiter vers l'escalier... au pied, René SENECHAL, allongé dans une mare de sang, semi-conscient. Que s'est-il passé ? René a-t-il manqué la dernière marche ou a-t-il eu un malaise en descendant ? Nous ne le saurons jamais !

Tous de s'empresser ; un docteur demandé arrive rapidement et décide de le faire transporter à l'hôpital de Nauplie. Après examen du patient et devant la gravité de son cas, c'est au Centre Hospitalier d'Athènes qu'il faut le transporter d'urgence, en pleine nuit (200 km).

Nous prenons un taxi et j'accompagne le blessé et Mme SENECHAL à Athènes où nous arrivons passé minuit. Service des urgences-accidentés, René est conscient, mais souffre de la tête, des vertèbres cervicales et la radio le prouve... malgré les soins intensifs, il faut envisager le rapatriement.

Alors commence la longue attente dans les couloirs surpeuplés et l'inquiétude qui grandit... L'Ambassade de France a fait le nécessaire... A 3 heures il faut quitter l'hôpital : un avion sanitaire avec docteur et infirmier l'emportera, avec son épouse, si courageuse, vers la France...

Arrivée à Orly. Transporté à Garches, puis transféré à La Pitié à Paris, en réanimation. René est entouré des meilleurs soins, hélas, il est de plus en plus inconscient. Entend-il ? Parfois il entrouvre les yeux, un instant une larme s'écoule, sa bouche semble vouloir s'ouvrir mais aucun son n'en sortira... et il s'endormira du dernier sommeil le dimanche 14 juin 1987, sans un mot, sans un regard, terminant son douloureux calvaire, entouré de son épouse Raymonde et des enfants Sylvie et Serge.

Depuis sa chute, René n'avait plus la mobilité de ses jambes ni de ses bras. Il était paralysé à vie.

J'ai perdu mon meilleur camarade, le plus fidèle ami des bons et mauvais jours. Ensemble, nous avons débuté dans ce « Grand Magasin », travaillant durement, les jeunes n'étant guère ménagés à cette époque. Et nous évoquions souvent en riant ces moments de notre jeunesse. Nos vingt ans excusaient tout... la camaraderie forgeait une amitié indéfectible. Nous avions connu les heures sombres et tragiques de février 1934, puis le bouleversement social de 1936. Les grèves et l'espoir de jours plus heureux.

Puis ce fut 1939. Nous devions nous séparer le 5 septembre, en gare de Reuilly. Chacun de nous devant rejoindre l'Alsace - les Vosges.

Pendant cinq années, ce fut le grand silence...

Mais quelle joie, la paix retrouvée, quelle émotion dans cette accolade, en plein rayon du magasin où nous nous retrouvions sains et saufs après tant d'angoisses, de peurs, d'épouvantes. Nous étions des survivants : René prisonnier à Wien, comme moi à Ulm... les terribles bombardements...

Le temps passa, épongeant ces jours douloureux. Il fallut se réadapter à une vie totalement différente à celle que nous avions connu en 1939. René choisit la liberté. Ce fut pour moi un grand vide. Jamais il ne manquait mon rayon quand il passait par là pour venir bavarder un instant, toujours confiant, courageux et bon. Il ne connaissait pas la rancune, il oubliait les mesquineries, car il était resté PROPRE, trop pour certains « privilégiés » qui pendant cinq années n'avaient pas connu l'exil.

Esseulé dans le kommando de Wien, je lui proposai de venir à l'Amicale VB et de rejoindre les Anciens d'Ulm. Il fut très vite accepté : sa bonne humeur, sa gentillesse, son cœur bon et loyal le rendaient très vivant, très sympathique. Fidèle à nos réunions, à nos dîners, à nos banquets, il y entraînait ses belles-sœurs Yvonne VESCHAMBRE, Gisèle JACQUET et son épouse Raymonde, les trois sœurs étaient réunies. Comme par hasard les trois sœurs étaient camarades d'enfance de nos amis Pierre et Suzanne PONROY et d'évoquer le temps passé sur le chemin de l'école dans ce 20^e arrondissement.

Puis ce furent nos voyages auxquels il s'inscrivait le premier. Ensemble nous visitâmes la Bavière, l'Autriche, l'Italie, le Portugal, l'Espagne et l'an dernier la romantique Vallée du Rhin et l'Alsace.

Avec quelle émotion nous faisait-il revivre Wien qu'il connaissait si bien, ses guinguettes, la beauté du panorama, le Danube, les merveilleux monuments. Quelle joie il avait de retrouver tant de souvenirs aussi longtemps après.

Inscrit un des premiers au voyage en Grèce, nous le retrouvions avec Raymonde à Roissy, ils y étaient conduits par leurs enfants Sylvie et Serge. Dans l'avion, il circulait, heureux, allant de l'un à l'autre, enthousiaste. Qui pouvait prévoir le drame qui allait suivre ? Qu'aura-t-il vu de ce pays de rêve, ensoleillé, une mer si bleue, les maisons blanches aux toits bleus... alors que déjà s'estompait ce mirage trop beau ?

Le Livre de la Vie est le Livre suprême
Qu'on ne peut ni rouvrir, ni fermer à son choix.
On voudrait revenir à la page qu'on aime,
Et la page où l'on meurt est déjà sous vos doigts.

J'ai perdu, après tant d'autres camarades trop tôt disparus, l'ami le plus sincère, le plus fidèle, le camarade le plus droit, toujours présent dans la peine, avec quelle modestie il accourait toujours, réconfortant les plus malheureux.

Je ne peux l'oublier, après tant d'autres, mais avec lui c'était toute notre jeunesse que nous revivions, 50 années d'amitiés fraternelles comme c'était beau ! On ne se voyait pas vieillir... et « Notre Docteur SENECH » savait si bien adoucir les séquelles de la vieillesse, que toutes et tous nous l'aimions bien.

Il repose au Père Lachaise, discret, effacé, sous la froide pierre, mais dans mon cœur son souvenir ne saurait combler le vide et calmer ma douleur. Je le pleure silencieusement dans ma solitude, mais je sais qu'un jour ou l'autre nous nous retrouverons... Au revoir, René, et non pas adieu. Dans ma peine je reprends courage car ton exemple, ta fidélité, ta loyauté, ton courage jusqu'au dernier souffle sont impérissables. On peut avoir une famille, mais un ami comme toi, je l'avais choisi, et ce que j'ai fait pour toi, tu l'aurais fait pour moi.

Lucien VIALARD.

LES OBSEQUES

Rassemblés à l'entrée principale du Père Lachaise, de très nombreux parents, amis et camarades ont suivi le corps de notre regretté camarade.

Derrière son épouse, ses enfants, ses belles-sœurs et parents, le Vice-Président Pierre PONROY et son épouse, vieux amis de la famille VESCHAMBRE, représentant le Président LANGEVIN excusé pour l'Amicale VB - X A, B, C ; le Vice-Président René SCHROEDER et son épouse pour les Anciens d'Ulm-VB déposaient sur le cercueil une très belle gerbe cravatée aux trois couleurs. Les Anciens d'Ulm venaient ensuite : Mmes COURTIER, MIQUEL, CADOUX, YVONET, Huguette CROUTA ; MM. et Mmes René FAUCHEUX, Pierre VAILLY, d'Epinal, Emile GRESSEL.

Et en pensée avec nous, tous nos amis belges : M. et Mme BELMANS, LEGRAIN, Mme DENIS. Nos camarades et amis de province MM. et Mmes Julien DIEZ, Roger REIN, BALASSE, GRANIER, NOULLEAU, HUEZ, RAFFIN, BATUT, ARNOULT ; Mmes RIBSTEIN, SUZANNE. Qu'on me pardonne si j'en oublie et merci de ne pas avoir oublié notre ami René.

Lucien VIALARD.
Ancien d'Ulm - VB.

REMERCIEMENTS

Mme René SENECHAL, Sylvie, Serge et toute la famille, très touchés des marques de sympathie que vous leur avez témoignées vous adressent leurs bien sincères remerciements et vous prient de trouver ici l'expression de leur profonde gratitude.

25 juin 1987.

LE COIN DU 852

En écrivant mon dernier article qui parut dans le n° 427 de février, j'avoue que j'étais un peu sceptique quant à la constitution d'une table réservée à notre Kommando pour le banquet du 22 mars. Des camarades m'avaient fait part de leurs ennuis de santé, d'autres pensaient ne pas pouvoir venir en raison de diverses circonstances, toutes d'ailleurs parfaitement valables, bref j'étais inquiet et je craignais fort de me retrouver tout seul.

Eh bien, j'avais tort. Le miracle a eu lieu et, avant la date de l'assemblée générale, je recevais les adhésions de Jean MARTIN, bien que la route soit longue depuis son lointain Périgord, de Roger GOBILLARD, acceptant d'abandonner un instant sa Champagne pouilleuse et, à la toute dernière minute, de Léon RIVIERE qui, se trouvant en assez bonne forme, consentait à quitter l'Essonne pour le Val-de-Marne, chacun étant, bien entendu, accompagné de son épouse. Comme, naturellement j'étais là avec ma femme, cela faisait déjà 8 convives.

Les tables étant de 12 personnes, le complément fut aisément trouvé car, comme en 1986, j'avais convié à notre table mon vieil ami Roger LAVIER (du 605) ainsi que sa femme et sa fille Marie-Christine (il y avait aussi la chienne).

Quant au 12^e convive, il fut facile, dans la salle, de récupérer un esseulé qui vint prendre possession de la dernière chaise.

Tout était donc pour le mieux et tout le monde fut content.

Si, au cours du repas, les mandibules n'ont pas chômé (et pour cause, le menu étant de qualité) les langues ont, elles aussi, été mises à contribution et

vos oreilles ont certainement tinté car tous les membres du kommando ont été passés en revue. C'est tellement vrai que nous avons bien pensé à tous les absents, que nous avons voulu adresser à douze d'entre vous une carte postale représentant le restaurant de La Chesnaie du Roy où nous nous régaliions. Ces cartes vous ont apporté toutes nos amitiés et nous les avons toutes signées.

Et maintenant, quelques nouvelles.

Marcel DIETTE, dont je vous avais déjà entretenu de ses ennuis dentaires, me fait savoir que toutes les extractions ont bien eu lieu. Il a dû passer 8 jours à l'hôpital d'Orléans et il a fallu 3 séances, le jeudi pour les dents du haut, le vendredi pour les dents du bas et, enfin, le samedi pour celles du fond ; en tout : 13 dents.

Selon les dires de notre camarade, cela n'a pas été terrible, à part toutefois la dent de l'œil dont le cas était un peu délicat. Puis il a fallu prendre les empreintes des gencives et DIETTE pense qu'après tout ce travail, il sera beau comme un astre. Il espère bien que l'an prochain il sera en pleine forme et pourra monter à Paris. Il nous remercie de notre carte.

René BAZEILLE a été très touché de notre carte collective. Pour lui, la vie suit son cours mais il trouve le temps long. Il travaille toujours dans son jardin, mais tout doucement, précise-t-il. La lecture du journal de l'Amicale l'intéresse toujours.

Quant à Marcel DEHOSSAY qui a fêté ses 69 ans le 20 février dernier, il n'aurait pas demandé mieux que de partager nos agapes mais un engagement antérieur pour la même date l'en a empêché. Donc, partie remise. Il est possible qu'il fasse une petite incursion en France cette année, peut-être en automne mais, pour le moment, aucune date n'est retenue.

Bien que les températures de ces jours derniers (tout au moins dans la région parisienne) ne soient guère encourageantes, il n'en reste pas moins que c'est maintenant la période des migrations vers les lieux de détente et de repos, la mer, la campagne ou la montagne selon les goûts de chacun. Vous allez sans doute, vous aussi, quitter dans quelque temps votre résidence habituelle pour rompre la monotonie d'une vie trop réglée. A tous, je souhaite de bons séjours là où vos pas vous conduiront, avec l'espoir que vous y trouverez ce que vous cherchez.

René LENHARDT.



Comme chaque mois, quelques brèves nouvelles.

— Des nouvelles de notre ami COULON par un coup de fil (j'ai eu le plaisir d'entendre Madame COULON) du début de juin. Notre ami Ernest voudrait bien mettre le nez dehors, mais avec ce temps épouvantable que nous subissons actuellement et surtout avec l'emploi de ses deux béquilles cela lui est interdit. Autrement, il a le moral et nous avons parlé des uns et des autres. Je lui ai adressé toutes vos amitiés. Merci à toi.

— Et puis je n'aurai garde d'oublier le tout jeune Jean FRUGIER qui, chaque moi, vient prendre de mes nouvelles — par téléphone —. Ces petits messages sont très réconfortants. Un grand merci, ami. Quant à la famille FRUGIER elle va bien, c'est l'essentiel.

— Ce mois-ci les nouvelles sont très brèves. J'aurais aimé pouvoir vous donner des nouvelles de tous nos amis du 604, mais, hélas, ils ne se manifestent guère. Cela sent les vacances. A tous ceux qui peuvent encore se déplacer sans trop d'effort je leur souhaite un beau soleil d'été et surtout de profiter de ces moments de vacances pour me donner de leurs nouvelles afin que je les répercuterai aux amis.

Merci à tous. Au mois de septembre, maintenant.

Maurice MARTIN.

Mle 369 - Stalag I B puis X B.

CHAMPAGNE LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix

MISE AU POINT

Dans le numéro du Lien (430), sous la rubrique « Histoire d'une bataille (1940) », j'ai relevé quelques anomalies.

Le début du 3^e paragraphe est ainsi conçu : « Et tandis que les Allemands pénétraient dans le centre de la ville de Lille (27 mai), le Général Juin commandant la 15^e Division Marocaine, etc... »

Grave erreur, si je m'en rapporte aux abréviations des différentes divisions, régiments, etc., je relève que D.I.M. a toujours signifié : DIVISION D'INFANTERIE MOTORISÉE.

— D.I.N.A. est une Division Nord-Africaine. D.M. est effectivement une Division Marocaine.

La première division marocaine a pris part à la bataille de Gembloux : Général Mellier. La 2^e D.I.N.A. a également tenu une grande place dans cette bataille, elle était placée sous le commandement du Général DAME. Les pertes ont été cruelles des deux côtés.

Au chapitre suivant, je relève cette phrase : « ...Le 31 mai, manquant de munitions, Molinie accepte du Général Wogner qui lui offre les honneurs de la guerre... » et à la suite : « Le lendemain Hitler relève Wogner de son commandement ».

En réalité, il s'agit du Général Waeger. En compulsant maints volumes je me suis aperçu que ce nom a eu de nombreuses transformations : Wegner, Wagener, etc...

Je dois ces précisions au regretté Capitaine Soudan disparu l'an dernier ; grand animateur du « Souvenir » le journal de la 15^e D.I.M.

Agrégé d'allemand il a mis sur pied une brochure qui lui a demandé des années de travail et qui a pour titre : « Heure par heure, la bataille de Gembloux ». La page de gauche est extraite de sources françaises et la page de droite de sources allemandes.

Je conserve précieusement ce document ; au début le Capitaine a écrit : « A mon camarade Paul Ducloux, ancien de l'A.D. 15 et dynamique animateur, en toute amitié ».

Une autre brochure est consacrée à nos adversaires : Général Waeger, Général Eberbach, Général Hoepner.

En ce qui concerne le premier nommé : « Il est familier à tous nos camarades qui ont livré les combats de Lille fin mai 1940. Général d'infanterie, il est à la tête du XXVII^e Armée-Korps qui comprend deux divisions, les 217^e et 235^e inf. divisions. Son Korp appartient à la 6^e Armée de Von Reicheneau... » « le 26 mai il reçoit l'ordre de percer le front est de Lille. Son divisionnaire Kuhne est à la mairie de Lille, le 28 mai à 15 h 15... position quelque peu aventureuse, puisqu'il est fait prisonnier et devra attendre plus de cinq heures avant d'être délivré ».

« Le 31 mai à 17 h 30 le général d'armée Von Reicheneau, par téléphone, charge le Général Waeger de la négociation avec le Général français Molinie qui commande les troupes encerclées. Point de rencontre : Pont sud-ouest d'Haubourdin à 20 h 30 ».

A 22 h 20 une reddition honorable est assurée. La 235^e I.D. fournira le 1^{er} juin, une compagnie d'honneur sur la grand-place de Lille. Les prisonniers, leurs quatre généraux en tête, défilèrent devant le général commandant les trois A.K.. Les trois compagnies françaises en armes ouvriront le défilé, puis déposeront leurs armes.

« Le 1^{er} juin, à 9 h 30, le Général Waeger accompagné de son chef d'E.M. et du chef du 13^e bureau, se rend au défilé ».

« Ce n'est que neuf jours plus tard que le chef d'état-major Général Von Brauchitch écrit aux généraux commandant les groupes d'armées pour leur demander qu'avant de conclure des pourparlers de capitulation, ils en rendent compte aux échelons supérieurs ».

« Après l'armistice, le Général Waeger conserve son commandement, mais son XXVII^e Armée-Korp sera vidé de sa substance ; il n'aura plus que des unités fantômes à effectifs réduits, équipés de matériels français de récupération et qui seront à l'instruction ou en mission de sécurité ».

« Quant à son chef, il doit quitter son commandement le 23 avril 1941 ; il est mis à la retraite le 30 avril 1942 ; il vient d'avoir 59 ans ».

« Il apparaît qu'on a fait payer cher à Waeger la générosité des honneurs de la guerre rendus aux valeureux défenseurs d'Haubourdin ».

En grand connaisseur Winston Churchill dans ses mémoires affirme : « Ces français avaient durant quatre jours critiques contenu pas moins de sept divisions allemandes qui, autrement, auraient pu prendre part aux attaques sur le périmètre de Dunkerque. Ces troupes apportent ainsi une splendide contribution au salut de leurs camarades plus favorisés et du corps expéditionnaire britannique ».

Prochainement je vous entretiendrai du sort réservé au Général Hoepner qui commandait le XVI^e Panzer-Korp devant Gembloux.

Paul DUCLOUX - 24593 X B.

— O —

Sur le même sujet : une lettre datée du 15 juin d'un autre correspondant et ami — qui devrait écrire plus lisiblement son nom (Bruno ? Berardi ?) — de Montbard 21500, qui précise :

« ...Il s'agit de la 15^e Division d'Infanterie — non marocaine — formée du 27^e R.I. de Dijon, du 4^e R.I. d'Auxerre et du 134^e R.I. de Chalons-sur-Saône... »

Bien, c'est entendu : 15^e D.I.M. = 15^e Division d'Infanterie Motorisée.

LA GAZETTE DE HEIDE

Au cours de mes années de misère, de peines et d'ennuis, je n'ai connu que peu de journées heureuses. Toutefois en voici une.

Un canot de sauvetage, où pouvaient prendre place vingt-cinq à trente personnes, avait été retrouvé en mer, inoccupé et rempli d'eau. Le pêcheur qui l'avait remorqué, le considérant comme prise de mer (d'après le droit maritime international), se l'était approprié.

Il portait un numéro à la proue et des inscriptions en langue anglaise attestaient son origine britannique. Sans doute avait-il servi de dernier refuge à des naufragés d'un navire torpillé par un sous-marin allemand. L'intérieur était entièrement vide, plus d'aviron ni de bouée de sauvetage, ni de cordages. Un placard, sous la plage arrière, contenait encore quelques vivres détrempés. Quel drame s'était-il joué à son bord ? S'était-il retourné sous la surcharge d'enfants et de femmes ? Avait-il été aspiré par le gigantesque maelstrom du navire s'engloutissant ? Ou bien avait-il vogué longtemps en perdition et chaviré dans la tempête ? Il gardera son secret à jamais.

C'était un bon canot en bois, construit pour tenir la haute mer. Le pêcheur le confia au Werft (Chantier naval). En attendant que ses papiers de propriété soient en règle, il fut garé en cale sèche où il resta quelque temps, puis fut mis en vente.

Notre magasinier-chef l'acheta, pour pas cher, paraît-il, et décida d'en faire un voilier. Dès lors, il travailla tous ses dimanches et ses soirées, aidé d'amis ouvriers, à sa réfection. Ils le pontèrent, dressèrent un mât, fixèrent un beaupré et refirent le gouvernail qui avait souffert. Il ne manquait plus qu'un bon coup de peinture quand l'acquéreur, jeune et mobilisable, partit pour le front. Sa femme, selon ses instructions, vendit le voilier à un autre ouvrier qui le termina.

Six mois s'étaient écoulés depuis sa découverte. Il portait à présent le nom de « Seehund » peint à la proue, à bâbord et à tribord, ainsi qu'un numéro minéralogique à la poupe. Son port d'attache devint Bûsum.

Il naviguerait à la voile, sans moteur auxiliaire et, en cas de calme plat, à la godille.

Il fit ses essais dans le port, mais il avait tendance à rouler (comme le bateau de M. Brun), son carénage n'étant pas prévu pour supporter un mât. Il fallut le lester. Il se montra alors un bon bateau.

Hermann, le nouveau propriétaire, décida de le sortir un dimanche en mer. Il en profiterait pour pêcher du poisson, mais il lui fallait se constituer un mini-équipage de quatre hommes.

Son beau-frère s'offrit, mais les autres amis sur lesquels il comptait se déroberent, ils avaient leur jardin...

Lepin Henri, dit Pin Pin, qui faisait équipe avec lui à l'atelier se proposa et me demanda de l'accompagner. J'acceptai avec joie. Je me débrouillais pas mal à lagodille (c'était moi qui conduisais la barque de la dragueuse dans le port).

Nous demandâmes la permission au Kommandoführer qui l'accorda à condition que le patron du bateau réponde de nous.

Le départ était prévu pour six heures du matin avec le reflux, pour rentrer le soir avec le flux. Nous devions emporter notre casse-croûte pour manger en mer.

Le dimanche 25 juin 1943, qui était le jour de la Pentecôte, le gardien nous ouvrit à cinq heures et à l'heure dite, nous embarquions.

Nous avions revêtu un pantalon de travail rapiécé, mais propre, un maillot de corps blanc, nous chaussons des claquettes de bois que nous ôterions sur la barcarole. Nous portions nos calots de P.G. que nous glisserions dans la poche une fois au large. Sous nos habits, nous avions mis notre caleçon de bain, espérant bien faire trempette. L'un portait la musette en bandoulière, l'autre le bidon d'ersatz de café.

Il faisait un temps splendide. Le soleil, en ces jours les plus longs de l'année était levé depuis trois heures déjà et commençait à chauffer. Une légère brise de terre soufflait. Le soir elle sera inversée et nous ramènera. On ne mit pas la voile, Hermann se fit remorquer hors du port par un de ses amis qui avait un bateau de pêcheur marchant au diesel.

Le « patron » prit la barre, son « matelot » s'assit à côté de lui, Lepin et moi, debout, nous tenant au mât, regardions avec intérêt cette partie du port encore inconnue.

On me donna comme premier travail la surveillance de l'amarre, en faisant attention de ne pas me faire pincer les doigts.

On passa l'écluse qui ne servait qu'aux grandes marées, avant de s'engager entre les deux môles d'entrée. La barre apparut avec ses vagues roulantes de deux ou trois mètres de creux. Mon cœur chavira dans ma poitrine et la remorque se tendit à rompre. La mer de l'autre côté était relativement calme.

Le remorqueur décrocha, je lovai le filin dans la cale, on fila doucement vent arrière vers le large.

Le « skipper » donna ses directives. Nous longerons la côte pendant quelques milles, accosterons dans un bras de mer en fin de matinée et échouerons le voilier sur un banc de vase en profitant de la marée descendante. Nous déjeunerons, puis en maillot de bain nous draguerons le fond du chenal ruisselant d'eau avec le filet à mailles fines, spécial à cette pêche. Il fallait un homme à chaque extrémité, deux au centre, c'est pour cela que nous devions être quatre. En attendant il ne nous restait plus qu'à profiter de la promenade en mer, seuls, le gabier qui surveillait l'entoilement et le barreur, avaient de l'occupation.

Henri et moi nous nous allongeâmes, torse nu, sur la plage avant, humant à pleines narines l'air salé du large. Dans son euphorie Pin Pin me glissa :

— Et si nous foutions les deux Fritz à la baille et que l'on se tire vers l'Angleterre ?

Cette idée nous amusa, mais elle était utopique.

Nous traversâmes un troupeau de phoques qui, pour jouer, plongeaient sous notre quille et réapparaissaient de l'autre bord à quelques mètres de nous, ayant l'air de nous narguer avec leurs têtes humaines aux oreilles absentes.

Hermann maugréa : « Ah, si j'avais mon fusil ! » Ils s'éclipsèrent bientôt vers la haute mer.

Pour me rafraîchir, j'ôtai mes habits et en maillot, je me laissai glisser à l'eau, en tenant une garçette (petite corde) je me fis traîner par le bateau. J'avais de l'écume plein les yeux et les oreilles. Je songeais au supplice qu'infligeaient les capitaines corsaires à leurs matelots punis, qu'ils ne remontaient à bord qu'à moitié noyés.

A onze heures on mit en panne et on déjeuna. La marée descendante nous posa doucement sur le banc de sable. Lepin et moi avions apporté une boîte de sardines à l'huile, une de corned-beef et notre ration de pain de la journée. Les Allemands n'avaient que du poisson fumé sans pain et de l'eau. On leur offrit une sardine et eux nous donnèrent un morceau de cabillaud fumé au feu de tourbe.

Ce frugal repas terminé, le filet fut sorti de la source. Le chef nous plaça et on remonta le ruisseau formé par l'écoulement de la marée qui, d'après les frissons, devait fourmiller de petites anguilles de mer dont ils étaient friands. Ils les consommaient fumées. Ils nous en avaient promis quelques-unes en salaire de nos peines.

Le travail fut plus pénible que prévu. Nous nous enfonçons dans la vase jusqu'aux genoux. Au bout d'un certain temps des crampes nous firent nos mollets. Il n'était pas question de s'arrêter, les Allemands donnaient le rythme et il fallait bien suivre. Si la boue était chaude en surface, le fond était glacé, nous claquions des dents sous les rayons du soleil. Nos efforts furent, hélas, mal récompensés. Arrivés au bout, notre traine ne contenait que deux limandes plates et grises, des coquilles vides et quelques étoiles de mer... d'anguilles, point !

Nous recommençâmes trois fois sans meilleur résultat. Les pêcheurs étaient dépités et furieux. Comme la marée remontait, ils rengèrent le filet et le « Seehund » reprit la mer.

L'après-midi était déjà bien avancée, le soleil s'était caché et la brise était tombée. La voile pendait lamentablement comme une chiffonnette long du mât, pas une vague ne ridait l'eau. Tant qu'il fut possible nous poussâmes sur le fond avec la gaffe du bord puis, l'eau devenant trop profonde, il fallut prendre la godille.

Ce fut le moment de faire preuve de mes talents, mais le bateau était plus lourd que le yoyou de la dragueuse. On me changea au bout d'un quart d'heure, j'en fus fort aise. Henri qui ne savait pas godiller s'était allongé à l'avant, sa peau et la mienne avaient pris la teinte du homard à l'américaine.

Nous revîmes les phoques. Hermann, de rage, leur lança avec un vigoureux « scheisse » = (M...e), les deux limandes de la honte, qu'ils happèrent comme des otaries de cirque.

Le « skipper » encourageait le godilleur de retentissants « schneller, feste » = (plus vite, allez). Car il tenait à rentrer avec la marée montante pour ne pas être refoulé par des courants contraires. Il prit l'aviron à son tour mais ne fit pas mieux que nous.

C'était un ancien navigateur qui avait, dans sa jeunesse, couru toutes les mers du globe, d'abord sur des voiliers puis sur des vapeurs. La guerre l'avait obligé à mettre son sac à quai.

Il ne devait qu'à son âge (la bonne cinquantaine) de ne pas être mobilisé dans la marine mais affecté spécial aux chantiers navals. Au bout d'un moment il me repassa la godille et me laissa aller mon train. Il avait compris.

Le ciel s'était complètement bouché, il faisait même frais. La côte défilait lentement à bâbord ; la fatigue m'alourdissait les bras et les épaules, j'avais les mollets durs et douloureux, mais je ne m'en plaignais pas. Je pensais : « Si tu es embarqué sur « cette galère », tu n'as à t'en prendre qu'à toi-même. Gros malin, tu as voulu godiller... et bien, godille maintenant ».

Après avoir parcouru plusieurs milles, les jetées apparurent. A l'extrémité de celle de gauche une femme se détachait sur le ciel gris. La main en visière sur les yeux, elle scrutait la mer, comme une bretonne sur une carte postale.

— Das ist meine frau (c'est ma femme), dit le matelot.

— Elle s'inquiète de notre retard, ajouta Hermann, tu devrais la prendre à bord pour rentrer au port.

Il passa l'écluse et amena le « Seehund » au pied d'une échelle encastrée dans le béton du môle qui nous surplombait d'une hauteur de trois mètres. Je fus chargé de maintenir l'embarcation serrée tout contre l'échelle en empoignant les montants des deux mains. La jeune femme descendit prudemment.

Lepin me dit : « Vise la lune ». Mais levant la tête je n'aperçus qu'une colotte d'épais jersey rose couvrant à mi-cuisse des jambes recouvertes de gros bas gris, comme en portaient alors, Outre-Rhin, les personnes du sexe faible. Quand la passagère fut en bas, elle prit la main que je lui offrais et sauta sur le pont en me remerciant. Les Allemands firent à peine attention à elle. Dépitée elle nous sourit à tous les deux, et se moqua de leurs paniers vides.

Nous accostâmes dans le soir, fourbus mais enchantés de notre sortie. Nous retrouvâmes les camarades qui nous demandèrent : « Et les anguilles ? » Eux, les pauvres, avaient passé la journée jouant aux cartes ou dormant, enfermés dans la chambre enfumée, respirant les relents « d'humanité » au lieu de l'air du large.

Henri et moi, après un rapide repas nous nous couchâmes, crevés, mais les poumons bien aérés.

Je m'endormis très vite et rêvai du paquebot de mon enfance qui me ramenait au Maroc après les vacances passées en France. Les phoques étaient remplacés par des marsoins qui sautaient devant l'étrave. L'eau était bleue et un blanc sillage partait de la poupe pour se perdre à l'horizon. De puissantes hélices brassaient l'eau bien plus énergiquement que ma pénible godille. Le gong de midi résonna. Il annonçait qu'un succulent repas, plus agréable que mes sardines et mon corned-beef, allait être servi dans la luxueuse salle à manger.

Hélas, le gong n'était autre que le sifflet du wachtmann pour l'aufstehen (réveil).

Jean AYMONTIN - 27641 X B.

COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA.

De Roger MILLOT, de Chalon-sur-Saône : « Je vous prie de trouver ci-joint un chèque... en règlement de la cotisation et du journal, toujours aussi apprécié de votre part. Je m'excuse de ce retard, mais je viens de passer deux fois sur le billard, et j'ai été long à le remettre. Comme tant de copains je n'ai plus vingt ans. Mes salutations amicales et un grand bravo pour l'équipe du journal et le bureau ».

Cher ami, merci pour notre C.S. A l'heure où tu lis ce numéro du journal, nous espérons vivement que tu auras retrouvé la forme. Bon courage !

De CLERGEOT Roger, de Troyes, une lettre au Président des Anciens d'Ulm, René SCHROEDER, dans laquelle il donne les raisons de son absence à Vincennes : son mauvais état de santé... prolongé. Ses amis d'Ulm et de l'Amicale lui souhaitent le mieux durable qu'il mérite après tant de souffrances.

Des nouvelles et des marques de générosité — merci — de nos amis :

— VAN CORNEVAL, 21, rue Jules Guesde, 59260 Hellemmes-Lille ;

— BALTHAZARD André, « Lou Limbert », 83110 Sanary-sur-Mer ;

— CROIZET Henri, 28, rue Roucher, 34000 Montpellier.

— BOUSSARD Henri, 53, rue Bossuet, 69006 Lyon.

— DOUCET Raymond, Foyer Logement, Bd Marx Dormoy, 19100 Brive ;

— LEMAIRE Léon, 9, rue du Château, 59140 Dunquerque (Oui, c'est vrai, la publication des résultats de notre tombola n'est pas toujours d'une exacte régularité ! Nous nous en excusons volontiers... et nous ferons en sorte d'y veiller, cher camarade Léon !)

VIDAL Roger, 1, rue Saint-Jean, 81300 Graulhet. Merci, cher ami, de nous « reverser » le lot gagné. J'espère que ton voyage en Transsibérien vers Vladivostok t'aura procuré, veinard, bien des émotions...

SAUVAGE Marie-Thérèse. Merci, chère amie, pour votre carte de Jamaïque bien arrivée jusqu'à nous.

PALISSE André, notre Commissaire aux Comptes et ami, expérimente les tribulations d'un gaulois en Chine : Pékin, Schangai et autres cités du Céleste Empire auront (?) plus de secrets pour lui. Quel dépaysement ! Le rédacteur en chef du Lien va te demander tes impressions, mon cher PALISSE. Peut-être prendras-tu des devants...

KOESTEL P., 1, Villa Pasteur, 95410 Groslay, ne semble pas avoir répondu au « rendez-vous » que nous lui avions donné, en réponse à sa propre proposition. Nous restons toujours disponibles, s'il veut donner suite.

Mea culpa... L'ami A. REAU, de Clessé, 79350 Chiché, me rappelle l'intervention de VERNEUIL Pierre, de Saint-Jean d'Angély, qui désire retrouver des camarades du Kommando de Varelbusch par Glöppemburg.

Correspondances diverses :

Profitions un peu de la pause-vacances pour lire quelques lettres ou extraits de lettres ou cartes postales reçues ces dernières semaines, en nous excusant auprès de leurs auteurs pour ce retard, pas tout à fait involontaire, à leur donner la parole.

● De Rolland GALLARD, 09500 Mirepoix :

« Au fond de mon Ariège « Le Lien » d'avril m'a apporté l'image des « jeunes et photogéniques » membres dévoués de notre Amicale. C'est une très bonne initiative de votre part car nous pouvons maintenant mettre un visage sur chaque article et récit du journal — mais aussi connaître ceux qui se dépensent sans compter pour faire vivre notre Amicale. (...) »

● Du Chanoine Maurice BRISMONTIER, 76044 Rouen :

« ...Je profite (de ma demande) pour vous redire — en particulier aux rédacteurs du Lien — mes félicitations et ma reconnaissance pour tout le travail que suppose une telle fidélité régulière de parution. Je me permets aussi, en écho à l'article « Les combattants du 18 juin », de signaler tout spécialement aux camarades de Normandie le livre de R.G. Nobécourt « Les soldats de 40 dans la première bataille de Normandie » (De La Bresle au Cotentin, 5-19 juin 1940), 400 pages, paru récemment chez les Editions Bertout, rue Gutenberg 76810 Luneray). (Le Lien analysera dans les prochains mois ce très beau livre).

● De Louis LASSIDOUET, 33470 Gujan-Mestras :

« ...C'est avec tristesse aussi que j'ai pris connaissance des malversations de cette secrétaire indécise, ayant choisi comme « innocentes » victimes différentes associations de prisonniers de guerre. Je souhaite et j'espère que justice sera rendue en toute sérénité.

D'ailleurs, comme le disait le Pape Jean-Paul II lors de sa visite à Paris, une trop grande « permissivité » n'apporte pas forcément les résultats escomptés, c'est-à-dire la paix et le bonheur, mais plutôt des déboires et des désillusions, à plus ou moins longue échéance ».

● De Fr. René MEUNIER, ancien aumônier du Stalag XB à Sandbostel :

« Recevant Le Lien d'avril 1987 auquel je suis abonné depuis une vingtaine d'années, je viens de lire l'article sur le rapport moral donné à Vincennes. /.../ Notre Amicale est bien vivante. S'il ne m'est pas possible d'être présent aux assemblées, je reste attentif aux comptes rendus et parcours la liste du courrier, m'associant cordialement aux joies et aux peines.

Le journal est très bien rédigé et je félicite toute l'équipe de rédaction. Je crois que, après Henri PERRON, notre ami J. TERRAUBELLA y est pour beaucoup. Sentiments d'union cordiale et amitiés du signataire de ces lignes » (Abbaye de Bassac, Charente).

PERSONNE Léon, 13, rue du Vieux Port, 19260 Treignac. Merci pour son don. Nous l'espérons « remis » de son accident de voiture.

REGLIN Ferdinand, 15, rue Principale, Mazé 49250 Beaufort-en-Vallée, aimerait entrer en relations avec les anciens du 896-220 Kaiser Willem Kood.

SALVAN Emile et son épouse, 32, rue du Camp de César, 81100 Castres, envoient leurs amitiés à tous ceux de l'Amicale.

PICOCHÉ Marcel, Manlay, 21430 Liernais — récent « Grande Médaille d'Or du Travail » — nos félicitations.

Merci pour leurs dons à :

— MARTIN Pierre, « Le Pavillon », 37320 Esvres.

— MAS Hubert, 14, Promenade du Maréchal Leclerc, 06500 Menton.

— LE NADER Yvon, Clohers-Fouesnant, 29118 Benodet. De Puerto de Soller (Baléares), une jolie carte postale avec son bon souvenir à tous, de POUPLIER André. Merci à lui.

Nous remercions particulièrement notre ami le Docteur PALMER Daniel, Campagne de Brives, 04300 Forcalquier, pour son don envers notre C.S., et nous attendons avec impatience le récit de son évasion, que nous ferons paraître dans Le Lien.

Toujours merci à nos amis :

— MARTIN Jean, 102, Av. des Romains, 26000 Valence.

— VANDOORNE Georges, 23, rue A. Briand, 59240 Dunkerque.

— Mme PLIER Lucie, 46, Bd de Verdun, 92400 Courbevoie.

— FOURNIER Jean, Germisay, 52230 Poissons.

— ATTANASIO Michel, Résidence St-Eloi, 12000 Rodez.

— BUISSON, Bourg de Beaulieu sous Bressuire, 79300 Bressuire.

— LASSIDOUET Louis, 14, Cours de la République, 33470 Gujan-Mestras.

— Mme LUCAS, Limendous, 64420 Soumoulou.

— VAN CORNEVAL Hubert, 21, rue Jules Guesde, 59260 Hellemmes-Lille.

— MAS Hubert, 81, Av. de Perpignan, 11130 Sigean.

— MORINET Paul, 83, rue du Maréchal de Lattre, 52260 Rolampont.

— CABARET Fernand, 16, Av. de la Résidence, 95600 Eaubonne.

— VEINHARD François, 160, rue St-Laurent, Manonville 54380 Dieulouard.

● De Jean-André HUCK, 93110 Rosny-sous-Bois :

« Ci-joint photocopie de la lettre reçue du Général P. BRUNET. Le 28 mars dernier, l'Amicale des déportés de Neuengamme avait organisé un rassemblement au Palais de la Mutualité à Paris au cours duquel j'ai transmis, de la part du Président LANGEVIN, qui m'en avait chargé le 22 mars à Vincennes, les salutations du Bureau de notre Amicale V B - X A, B, C. Voici cette lettre :

« Un grand merci, mon cher camarade P.G. de Sandbostel, du souvenir si fidèle que vous gardez des jours tragiques qui ont marqué la fin de votre long séjour au X.B. Partagez avec vos camarades et votre Président Langevin nos sentiments de profonde reconnaissance pour l'aide inoubliable que vous avez prodiguée aux moribonds que nous étions. Soyez assurés que nous ne pouvons oublier l'immense part que vous avez prise à notre salut final, salut que tant et tant de nos camarades n'auront pas connu et qui n'ont pas survécu à cet enfer de Sandbostel.

Merci, merci, du tréfonds du cœur ».

Gal (C.R.) Pierre Brunet.

—0—

La publication dans Le Lien de plusieurs « notes de lecture » sur G. HYVERNAUD a appelé une très sympathique lettre de remerciements de Mme Hyvernaud, qui m'a informé de la tenue à l'Ecole Normale d'Instituteurs de Paris (Auteuil) d'un débat (et d'une exposition) sur l'œuvre de l'écrivain, sous le thème « L'humour et la pitié ».

Un de nos amis, Raymond MILLON, de Neuilly, après avoir relevé dans un de mes propos l'allusion à « l'indifférence » (réelle) des Editeurs à l'égard de la captivité, en ajoute une seconde, celle, d'un autre ordre, des prisonniers eux-mêmes. Il écrit :

« ...Le mot indifférence est peut-être un peu fort car, en fait, pour ceux que le problème intéressait (et avant tout ceux qui nous aiment), il s'agissait d'un soulagement après la crainte, la peur, le manque de nouvelles. Se retrouver était la réalisation de nos vœux, et la cause disparaissait avec l'effet. Pour les autres, nous revenions, donc nous avions échappé au pire. (...) A notre retour, il nous fallait aussi se faire ou se refaire une situation. Ne penses-tu pas que beaucoup se sont donnés entièrement à leurs nouvelles tâches ? Epoux, pères, travailleurs, quitte à renouer plus tard, à se retrouver, si la santé le permet... Et n'est-ce pas une sorte de pudeur qui nous empêchait d'étaler nos maux, nos souffrances, et en tout cas ne pas les mettre en parallèle » (...)

—0—

— DURAFFOURG Marcel, 3, rue Auguste Maquet, 75016 Paris.

— BLIN Jean-Louis, 9, Bd de Scarppone, 54000 Nancy.

Les vacanciers ne nous oublient pas. Les cartes commencent à arriver de tous les coins de France et de l'étranger, par exemple :

— Notre ami TERRAUBELLA qui a fait un excellent (?) séjour à Menton.

— Nos amis LAVIER et LENHART qui se sont rencontrés à La Rochelle.

— Nos amis du Béarn, CUISINIER et LOUMENA à la recherche d'un coin fleuri à Roquebrune-Cap-Martin.

— Notre ami BERSET qui, sur la Côte Vermeille, à Collioure, s'adresse particulièrement à notre rédacteur en chef en lui écrivant :

« Tandis qu'aux pieds de la montagne,
Terraubella met son « Menton »
Moi, près des portes de l'Espagne
Je suis « Cerbère »... et dans le ton.
La Grande Bleue unit nos rêves
Mais quand arrive le moment
Où ces plaisirs sereins s'achèvent
Nous rentrons... sans trop de tourments ».

— — —

RECHERCHE :

Mme DELAHAIE, 10, Avenue de l'Europe, 68000 Colmar, recherche des camarades de André PLU, matricule 29091 du Stalag XA. Lui écrire directement ou au journal.

CARNET NOIR

Nous avons appris avec beaucoup de tristesse le décès de nos camarades et amis :

LAINÉ Charles, 22, rue de la Mairie, 35133 Parigné.

LAMIDIAUX Robert, 73, rue Henri Dunant, 02100 Saint-Quentin.

GAUCHARD Maurice, 1, rue des Déportés, 45610 Chaingy.

PEITAVINO de COLOMARS, 06670 St-Martin du Var.

DECEVRAY, 32, rue du 11-Novembre 1918, 93190 Livry-Gargan.

AUDENET Etienne, maire honoraire de Boissay — décès annoncé par Maurice LEFEBVRE —, 76480 Duclair.

BEGUE Jean, de Chatillon (Hauts-de-Seine).

A toutes ces familles dans le deuil et la peine, l'Amicale et ses responsables présentent leurs sincères condoléances et les assurent de leur amitié. Nous ne les oublions pas.

R. VERBA.

TRANSACTIONS
IMMOBILIERES ET COMMERCIALES
ASSURANCES CREDIT
AGENCE IMMOBILIERE

BASTIAISE

CABINET Pierre MARTELLI
41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA
Téléphone : 95 31 38 02

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

■ Pour achats et ventes d'appartements - Terrains
■ à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts
■ immobiliers - Locations, etc...

● De Jean WEBER, Norroy Pont-à-Mousson :

« La télévision nous réserve parfois des surprises, bonnes ou mauvaises. L'émission sur A2 du dernier vendredi d'avril ou du premier vendredi de mai — je regrette de ne pouvoir préciser —, n'a pas été pour nous, ACPG, des plus plaisantes. Bien qu'absents nous avons été mêlés aux débats. Ce soir-là, M. Bernard Pivot, réunissait autour de lui des historiens ; parmi eux, Mme Anne Bassié (37 ans) présentant son ouvrage, une biographie de R. Brasillach, a, au cours du débat, dit textuellement ceci : « Voyez les prisonniers de guerre, ils étaient tous pétainistes, cela en vue de leur libération ». Sans réaction du responsable de l'émission ni des historiens présents. J'en suis resté consterné, com- l'ont été nos camarades P.G. à l'écoute ce soir-là.

Que Mme Bassié fasse l'apologie de Brasillach, en expliquant pourquoi il avait été fasciste, puis pendant l'occupation collaborateur, c'est son affaire. Voudrait-elle nous identifier aux « collabos » ? Nous lui répondons que nous n'avons que faire de ses basses allégations et nous l'assurons de notre mépris. Pour son information, je lui conseillerais de lire le remarquable ouvrage de H. Amouroux « La grande histoire des Français sous l'occupation », en particulier le 2^e volume : « Quarante millions de pétainistes ». Elle y verrait que les P.G. ne sont pas comptabilisés dans ce nombre.

Serons-nous toujours, ou encore longtemps accusés de tous les maux ? »

(L'indignation de l'ami WEBER se comprend et aura certainement été partagée par ceux de nos camarades qui

Suite page 8

CORRESPONDANCES DIVERSES Suite

auront suivi attentivement l'émission incriminée. Un autre participant, Gilles PERRAULT, a dit, lui, tout aussi hardiment, que le souvenir qu'il gardait de juin 40 — il avait dix ans — c'était la fuite de tous ces soldats français vers le sud...

De telles généralisations ne devraient plus nous surprendre, nous les lisons et nous les entendons depuis plus d'un demi-siècle ! Elles sont le signe soit de l'ignorance, soit de la malveillance, calculée ou non. Elles relèvent de l'argumentaire que les Français utilisent dans tous les débats qui touchent à cette période de leur histoire. Volontairement réductrices, elles servent de munitions aux polémistes du Café du Commerce, aux politiciens partisans et aux pseudo-historiens. Les « mises au point » qu'elles suscitent légitimement sont sans effet intervenant après la bataille.

D'une déposition récente au procès Barbie, celle de l'historien réputé Jacques Delarue, j'ai relevé ces lignes :

« ...Comme il serait injuste et faux de dire que tous les Allemands étaient des nazis, il serait tout aussi stupide et non moins faux de dire que toute la France fut collaboratrice.

« Je rappelle en effet, que, si cinquante mille personnes ont pu dénoncer et collaborer, il y a eu deux cent mille déportés, vingt-sept mille fusillés, auxquels il faut ajouter tous ceux qui se trouvaient dans les Forces française libres et dans les maquis. La France c'était donc cela. (souligné par moi). Quant à ceux qui ont pu parler sous la torture, qui aurait le courage de les juger ? Pas moi en tout cas ». (Le Monde du 11 juin, 1987, p. 14).

Cette sélection m'a laissé perplexe, plongé dans une méditation sans fin et finalement indigné. Elle appellera une page d'exégèse que je me refuse à écrire.

Cher WEBER, chers camarades P.G., vous qui finalement n'aurez été « comptabilisés » ni... pétainistes, ni collabos, ni traîtres, ni fusillés, ni déportés (?), ni F.F.L., ni F.F.I., ni ouvriers de la onzième heure, ni quoi que ce soit, vous n'étiez pas de France ! Que fûtes-vous donc alors ? des zombis peut-être, des non-personnes, des en-dehors ?

Et pourtant vous avez été les premiers sur le champ de bataille, les premiers vous avez connu les barbelés et les miradors, les premiers vous avez affronté les coups, la morgue et le mépris, les premiers vous avez subi la faim, le froid, le travail forcé, et souvent trouvé la mort... Des « premières » dont vous seriez bien passé et que rien ni personne ne saurait vous faire oublier, car ce ne sont pas là de faux souvenirs, des réflexes exagérés, des vieilles plaies qu'on gratte... ce sont des vérités d'hommes que n'affectent ni le délire de la grandeur ni celui de la persécution — pour paraphraser Paul Valéry dans ses considérations sur l'histoire.)

J. TERRAUBELLA.

Le coin du poète

« Le Trait d'Union » — si mal nommé —, journal des stalags et des kommandos, édité à Berlin, était plus fait pour désunir que pour unir. Il y parvint quelque fois... Des P.G., par conviction ou par bêtise, se prêtèrent à cette diversion ennemie.

Mais il arrivait qu'un texte ou un autre de ce journal échappât à la vigilance des censeurs allemands. Caution, ruse, habileté de leur part ? Ou simple besoin d'écrire pour des intellectuels en mal de page blanche ? Ou, qui sait, bouteille à la mer d'un naufragé au bout du rouleau, tel ce poème ?

O FRANCE ! O FAMILLE !

Souvent, loin du pays, je regarde la France
En rêve toutefois !
Et mon cœur étourdi se gonfle d'espérance
Hélas ! Combien de fois.

Je songe bien souvent ; qu'il ferait bon de vivre
Dans son pays natal ;
En ces jours si cruels où la pensée délire,
Où tout nous est fatal !

O France, cher pays, je t'aime et te vénère ;
Pourquoi es-tu si loin ?
Était-il nécessaire, ô douleur amère,
Que je quitte mon coin ?

Heureux jours d'autrefois où je rêvais alors
D'une belle famille.
Cruels jours du moment, qui nous rivent encore
En une autre Bastille.

D'une mignonne enfant, qui fait tout mon bonheur,
Je suis l'heureux papa.
Combien sont comme moi, qui la douleur au cœur
Ne les connaissent pas.

O ma fille chérie, ma pensée, mon idole,
Tu grandis tous les jours,
Bien loin de ton papa, qui souvent se désole
Dans son immense amour.

Ta maman toutefois m'apprend que tu gazouilles
Le cher nom de papa.
Je t'écoute d'ici, et mes deux yeux se mouillent
Car je ne t'entends pas.

Malgré tous les malheurs qui fondent sur nos têtes,
L'espoir est dans nos cœurs.
Bientôt nous reviendrons la conscience bien nette
Travailler au bonheur.

O France ! la douleur et le poids de nos chaînes
Me fait plus de chérir.
O Famille ! O douceur du foyer que l'on aime !
Laissez-moi vous bénir.

MIGNARD Fernand (Stalag XII D).

Histoire : Bientôt cinquante ans...

Quarante-sept ans après, il nous a paru intéressant de signaler à nos lecteurs qui n'ont pu en avoir connaissance à l'époque comment on a écrit l'histoire que nous avons vécue, en partie tout au moins, du 15 juin au 15 juillet 1940.

Dans un livre écrit par M. Jean MONTIGNY, au cours du deuxième trimestre 1940, distribué dans les stalags avec le sceau du « Geprüft » de service et intitulé : « De l'armistice à l'assemblée nationale, 15 juin - 15 juillet 1940. Toute la vérité sur un mois dramatique de notre histoire » (Editions Mont-Louis à Clermont-Ferrand), nous relevons ces notes qui seules peuvent nous intéresser.

« Le 13 juin 1940, l'armée allemande entra à Paris. « Dans son allocution radiodiffusée du 25 juin 1940, M. le Maréchal Pétain a rappelé les éléments dramatiques de la situation et précisé les motifs qui avaient contraint à l'armistice.

« La bataille des Flandres s'est terminée par la capitulation de l'armée belge en rase campagne et l'encerclement des divisions anglaises et françaises. Ces dernières se sont battues bravement. Elles formaient l'élite de notre armée ; malgré leur valeur, elles n'ont pu sauver une partie de leurs effectifs qu'en abandonnant leur matériel.

« Une deuxième bataille s'est livrée sur l'Aisne et sur la Somme. Pour tenir cette ligne, 60 divisions françaises, sans fortifications, presque sans chars, ont lutté contre 150 divisions d'infanterie et 11 divisions cuirassées allemandes. L'ennemi a divisé nos troupes en quatre tronçons et envahi la majeure partie du sol français.

« La guerre était déjà gagnée virtuellement par l'Allemagne lorsque l'Italie est entrée en campagne, créant contre la France un nouveau front en face duquel notre armée des Alpes a résisté.

« L'exode des réfugiés a pris, dès lors, des proportions inouïes. Des millions de Français, rejoignant un million et demi de Belges, se sont précipités vers l'arrière de notre front, dans des conditions de désordre et de misère indescriptibles.

« — Telle était la situation que le Général Weygand avait exposée, dès le 12 juin, au Conseil des Ministres —

— 14, 15, 16 et 17 juin 1940

« Au même moment, (fin du cabinet Reynaud) les armées allemandes avaient franchi la Seine vers Melun et Fontainebleau, atteint Avallon, le nord de Dijon et passé la Saône.

« Dans les jours précédents, la Grande-Bretagne n'avait maintenu qu'une division en ligne sur le front français et limité à 80 avions de chasse, environ, son concours aérien.

« Dès le 16 juin, les formations de R.A.F. avaient regagné la région de Saint-Nazaire pour s'y embarquer.

« Aucun appui anglais ou américain ne pouvait donc préserver la France d'une invasion totale.

Le texte du message du Maréchal Pétain du 17 juin a sapé le moral des troupes encore au combat et amené beaucoup d'entre elles au renoncement.

« Français, « A l'appel de M. le Président de la République, j'assume à partir d'aujourd'hui la direction du gouvernement de la France.

« Sûr de l'affection de l'admirable armée qui lutte avec un héroïsme digne de ses longues traditions militaires contre un ennemi supérieur en nombre et en armes, sûr que par sa magnifique résistance, elle a rempli nos devoirs vis-à-vis de nos alliés, sûr de l'appui de ses anciens combattants que j'ai eu la fierté de commander, sûr de la confiance du peuple tout entier, je fais à la France le don de ma personne pour atténuer son malheur.

« En ces heures douloureuses, je pense aux malheureux réfugiés qui, dans un dénuement extrême, sillonnent nos routes. Je leur exprime ma compassion et ma sollicitude.

« C'est le cœur serré que je vous dis aujourd'hui qu'il faut cesser le combat. Je me suis adressé cette nuit à l'adversaire pour lui demander s'il était prêt à rechercher avec moi, entre soldats, après la lutte et dans l'honneur, les moyens de mettre un terme aux hostilités.

« Que tous les Français se groupent autour du gouvernement que je préside pendant ces dures épreuves et fassent taire leur angoisse pour n'obéir qu'à leur foi dans le destin de la patrie ».

Cette façon ambiguë de dire « qu'il faut cesser le combat » a été diversement interprétée. Entendu à la radio, cet appel s'est propagé dans les rangs des combattants sans que le commandement, dans l'attente

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 432

HORIZONTALEMENT :

I. - Réception. — II. - Etudiante. — III. - Til. - Entat. — IV. - Rot. - Test. — V. - Aligner. — VI. - Dévie. — VII. - Uraètes. — VIII. - iaïrT. — Son. IX. - Tissèrent.

VERTICALEMENT :

1. - Retraduit. — 2. - Etioleraï. — 3. - Cultivais. — 4. - E. D. - Giers. — 5. - Pie. - Nette. — 6. - Tante. — 7. - Intéressé. — 8. - Otas. — On. — 9. - Nettement.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal 3° trimestre 1987

Cotisation annuelle : 50 F donnant droit à l'abonnement annuel du journal

Le Gérant : LANGEVIN

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE

des ordres, puisse réagir. Et l'ennemi, ne manquant pas d'à-propos, profita de cette magnifique occasion pour décourager nos troupes en lançant force tracts sur les unités au combat (Lorraine - Alsace particulièrement).

— 20 juin. Emotion dans le monde.

Le Maréchal Pétain commençait ainsi son allocution : « Français, « J'ai demandé à nos adversaires de mettre fin aux hostilités ».

22 juin. Le texte officiel de la convention d'armistice avec l'Allemagne était signé dans la forêt de Compiègne.

24 juin. L'armistice franco-italien était signé.

— 14 juillet 1940

« L'anniversaire de la Fête Nationale allait clôturer un mois tragique.

« C'était dans une ville d'eaux, à quelques kilomètres des troupes allemandes, où le gouvernement de la France s'était réfugié.

« ...Après la cérémonie au Monument aux Morts, défilent quelques centaines de soldats. Modeste revue, sans matériel, mais plus émouvante que les grands fastes militaires des jours heureux : quelques jeunes hommes au visage bronzé et durci, sortant de cinquante jours de terribles combats. Au-delà d'eux, la pensée évoque les centaines de milliers de prisonniers, leurs frères malheureux et aussi leurs frères martyrs, les morts de 1939 et 1940 qui ont rejoint leurs aînés, ceux de l'Ossuaire de Douaumont et les 1 500 000 victimes de l'autre guerre. Tant d'holocaustes auront-ils été vains ? »

C'est ainsi qu'on écrivait l'histoire à l'époque.

On chercherait en vain dans ce livre une référence aux combattants des armées de l'Est et de la ligne Maginot qui jusqu'au bout ont tenu bon. Heureusement un auteur, René BRUGE, a su les découvrir et les faire revivre dans une grande œuvre qui paraît actuellement aux Editions FAYARD.

Quant aux 1 800 000 prisonniers de guerre, on n'en parlait pas, ou guère, en cet été 40. Comme un gène en quelque sorte... (deux lignes à peine dans un livre de 157 pages). Merci quand même !

P. DURAND.

Le coin du souzire

par Robert VERBA.



Une mère s'adressant à son fils âgé d'une dizaine d'années lui dit :

— Tu sais Dodo, tu deviens de plus en plus insupportable, odieux et méchant.

— C'est pas vrai répondit le gamin, je ne suis pas méchant.

— Comment, petit monstre, tu oses dire que tu n'es pas méchant ! Qui est-ce qui a rempli la baignoire pour noyer le chat ? Qui est-ce qui a grimpé dans l'arbre pour détruire un nid ? Qui est-ce qui a fait tomber plusieurs fois ta pauvre grand-mère qui descendait les escaliers ?

— Ouais...

— Faut pas être méchant pour avoir battu ta petite sœur avec un balai-brosse, si bien qu'aujourd'hui elle te fuit comme la peste ?

— Non, je ne suis pas méchant.

— Si tu continues ainsi je vais mourir. Je suis déjà malade à cause de ta conduite, et bientôt on me conduira au cimetière dans une grande voiture noire.

— Dis maman, je pourrai monter à côté du chauffeur ?

— Non... Je n'en peux plus, tu n'as pas de cœur...

Allez, mets ta veste et viens avec moi !

— Où allons-nous ?

— Tu le verras bien.

— J'veux savoir où on va ?

— Tu veux, tu veux... Tu n'es pas encore en âge de commander ! Faut-il que je fasse comme tu as fait avec ta sœur ?

En rechignant Dodo suivit sa mère chez le psychiatre.

Bonjour Docteur, je viens pour mon fils Dodo. Et elle lui raconta la conduite de ce dernier.

Après avoir ausculté en tête à tête le petit vaurien, le psychiatre rejoignit la maman avec le sourire.

— Ce n'est pas aussi grave que cela en avait l'air. Vous savez, Madame, la vie d'un être humain est souvent traversée par une petite période où l'on ressent un besoin de défoulement. Tout être contient en lui une part de bonté et de méchanceté. Vous avez la chance que votre fils traverse cette période très jeune, ce qui laisse espérer que dans l'avenir ce sera un homme rempli de délicatesse et de bons sentiments. Sa mauvaise période est en train de s'achever et vous pouvez rentrer chez vous en toute tranquillité.

— Oh ! Merci Docteur. Vous me redonnez le courage de vivre.

— Ah, il faut que j'ajoute quelque chose Madame, appelez-le par son prénom et non par le diminutif de Dodo, ce qui le rend agressif.

— Ah, encore merci Docteur. Viens Do... pardon, viens Adolf ! Au revoir Docteur.

— Au revoir Madame HITLER.